Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Divers Ievx Rvstiqves, Et Avtres Oevvres Poetiqves

Du Bellay, Joachim

Paris, 1565

urn:nbn:de:gbv:45:1-2815

Visual Library

DIVERS IEVX RVSTIQVES, ET AVTRES OEVVRES POETIQVES DE IOACHIM DV-BELLAY ANGEVIN.

A PARIS,
De l'imprimerie de Federic Morel, *rue* S. Ian *de* Beauuais, *au* Franc Meurier.

M. D. LXV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Landesbibliothek Oldenburg

AV LECTEVR.

L'auarice, & impudence de certains Imprimeurs, qui ne font conſcience de ſe iouer de la reputation d'autruy, pour faire indifferemmẽt leur profit de tout ce qui tumbe entre leurs mains, a eſté cauſe (amy lecteur) que contre ma uolonté i'ay ci deuant publié la plus grand' part de ce que tu liz de moy, comme ie fais encores de ce que ie t'offre maintenant. Car combien que ce qui en eſt le meilleur (ſ'il y a rien de bon) ne merite l'impreſſion, ſi eſt-ce que i'ayme beaucoup mieulx, que tu le liſes imprimé correctement, que depraué par une infinité d'exemplaires, ou qui pis eſt, corrompu miſerablement par un tas d'imprimeurs nõ moins ignorans, que temeraires & impudens. Ce qui m'a contrainct de recueillir par cy par là, comme les fueilletz de la Sibylle, toutes ces petites pieces aſſez mal couſues, mais qui peult eſtre, ne te donneront moins de plaiſir que beaucoup d'autres plus graues, plus polies, & mieux agencees. Reçoy donques ce preſent, tel qu'il eſt, de la meſme uolonté, que ie te le preſente: employant les meſmes heures à la lecture d'iceluy, que celles que i'ay employees à la compoſition: c'eſt le temps qu'on donne ordinairement au ieu, aux ſpectacles, aux banquetz, & autres telles uoluptez de plus grands frais, & bien ſouuent de moindre plaiſir, pour le moins de recreation moins honeſte, & moins digne d'un eſprit liberalement inſtitué. Quoy que ce ſoit, ceulx qui ſont ou ſi ſeueres, que rien ne leur plaiſt ſ'il n'eſt plein de doctrine, & antique erudition, ou ſi delicatz, que leurs oreilles reiectent toutes choſes, ſi elles ne ſont elabourees en perfection, le tiltre du liure les admoneſte de ne paſſer plus auant, & ſe reſeruer à d'autres œuures que ie leur garde, plus dignes d'eux, i'entens ſ'ilz me ueulent departir tant de faueur, & à eulx meſmes tant de loiſir, que de les lire. Adieu.

A MONSIEVR DVTHIER
CONSEILLIER DV ROY, ET SECRETAIRE D'ESTAT.

DVTHIER, *dont la diligence,*
Le ſçauoir & la prudence,
L'experience & la foy,
D'un ordinaire exercice
Trauaillent pour le ſeruice
De la France & de ſon Roy:
Encores qu'on ne raiſonne
Que de Mars & de Bellonne,
De diſcorde & de fureur,
De ſoldatz, & de gendarmes,
D'aſſaults, de ſieges, d'allarmes,
De feu, de ſang, & d'horreur:
Ne laiſſe pourtant de lire
Les petits uers, que ma lyre
Te uient preſenter icy,
Meſlant au bruit des trompettes
Le ſon des doulces muſettes,
Pour addoulcir ton ſoucy.
Les uers qu'icy ie te chante,
Duthier, ie ne les preſente
A ces ſourciz renfrongnez,
Auxquelz tel ieu ne peult plaire,
Et qui ſouuent à rien faire
Sont les plus embeſongnez.

Mais c'est pour toy que ie sonne,
Mais c'est à toy que ie donne
Le miel de telles doulceurs,
Ou des affaires plus graues
Souuent le soucy tu laues,
Cher nourrisson des neuf Sœurs.
Ne crains point qu'à tes oreilles
Lors qu'aux affaires tu ueilles,
Ie me uienne presenter:
Ma Muse non importune
Espiera l'heure opportune,
Pour tes oreilles tenter.
Elle fournira ta table
D'un entre-mez delectable:
Et en te parlant de moy
Dira combien ie t'honore,
Et de quelz liens encore,
Tu m'as obligé uers toy.
Ie bastis à ta memoire
La plus memorable gloire,
Dont ie fus onques sonneur:
Pendant la monstre ie t'offre
Des pieces qu'au fond du coffre
Ie reserue à ton honneur.

LE MORETVM DE VIRGILE.

C'Estoit au poinct, que la nuict hyuernale
Approche plus de l'estoille iournale,
Et l'eueilleur du rustique seiour
Ia par son chant auoit predict le iour:
Lors que Marsault, qui pour tout heritage
Ne possedoit qu'un petit iardinage,
Craignant des-ia la faim du iour suiuant
De son grabat tout beau se ua leuant,
Et tastonnant auecques main soigneuse
L'obscurité de la nuict sommeilleuse,
Cherche le feu, lequel il a trouué,
Apres l'auoir à son dam esprouué.
Là d'une souche à demy consumee
Sortoit encor quelque peu de fumee,
Et soubz la cendre estoit le feu caché:
Alors Marsault auecques front panché
Sur le foyer, uient approcher sa méche,
Et attirant un peu d'estouppe seiche
D'un fer pointu, soufle tant & si fort,
Qu'il alluma le feu ia demy mort.
L'obscurité faict place à la chandelle:
Marsault chemine, & tousiours autour d'elle

Porte la main, pour la garder du uent,
Puis ouure un huis, qui estoit au deuant.
D'un moncelet de froument il ua prendre
Autant que peult la mesure comprendre,
Qui enuiron seize liures contient.
Il part de là, à la meule s'en uient,
Et sur un aix seruant à cest affaire
Met pres du mur son petit luminaire.
A lors il ua desplier ses bras nuds,
Ses deux gros bras bien nerueux & charnus,
Portant de cheure une peau herissee
Dessus le flanc rustiquement troussee:
Prend le balay, & tout à l'enuiron
Va nettoyant la meule & le giron:
Et puis il met les mains à l'exercice,
Et à chascune ordonne son office.
Auec la gauche il faict tumber le grain
Dessoubz la meule, & auec l'autre main
Donne le tour, d'un rond qui point ne cesse.
Le blé moulu tumbe en farine espesse.
Aucunefois d'un trauail successeur
La gauche tourne, & soulage sa sœur:
Luy mesme aussi quelquefois se soulage,
Chantant des uers, & chansons de uillage.
A lors Catou il huche haultement.
Pour tous seruans il auoit seulement
Ceste Catou, qui à sa laide mine
Monstroit assez qu'elle estoit Limousine.

Landesbibliothek Oldenburg

Les cheueux roux, & le teinct tout haslé,
La lippe enflee, & le sein aualé,
Le uentre gros, gembe grosse, & grands plantes,
Et aux talons tousiours mules & fentes.
Marsault luy dit qu'elle face du feu,
Que l'eau soit chaulde, & apres qu'il a ueu
Son blé moulu, il le prend, il le sasse.
Le son demeure, & la farine passe.
Puis sur un aix l'agence tout soudain,
Verse l'eau tiede, & en menant la main
Tout au trauers, pestrit tout pesle mesle.
Auecques l'eau la farine se mesle.
Des grains de sel il y respand aussi:
L'œuure se forme, & deuient espoissi.
Auec la paulme en rond il le façonne,
Presse le moule, & sa marque luy donne,
Le porte au feu (Catou premierement
Auoit le lieu nettoyé proprement)
D'un test ouulté il a faict sa fournaize:
Et ce pendant que la tuyle & la braize
Font leur deuoir, Marsault ne chomme pas,
Mais se pouruoit d'autres metz & repas,
Pour ne trouuer, à la manger seulette,
Fade sçaueur au goust de sa galette.
De chair de porc par le sel endurci
Les gros quartiers, & les iambons aussi
N'estoient pas là penduz pour son usage,
Mais seulement le rond d'un uieux fourmage

Par le milieu trauersé d'un genet,
Et tout au pres un uieux fagot d'aneth.
Luy donc aiant le ſoing de ſa paſture,
Pour ſon diſner cherche autre nourriture.
Ioingnant la loge, ou Marſault habitoit,
Fut un iardin, un iardin qui eſtoit
D'un peu d'oziers clos deuant & derriere,
Et de roſeaux à la canne legiere:
Petit de lieu, mais d'herbes bien fourny.
Ce iardin là n'eſtoit pas dégarny
De ce qui ſert à un pauure meſnage:
Souuent le riche y prenoit ſon uſage.
Quant au labeur, cela ne luy couſtoit
Que l'entretien: ceſt entretien c'eſtoit,
Quand quelque feſte, ou ſaiſon pluuieuſe
Auoient rendu ſa charrue ocieuſe.
Marſault ſçauoit les plantes diſpoſer,
Marſault ſçauoit ſemer & arroſer.
Là ſe trouuoit toute herbe de potage,
Là ſ'eſpandoit la bette au grand fueillage,
Et la vinette eſpeſſement croiſſant,
Auec la maulue, & l'eaule uerdiſſant.
Les chiches-pois y prenoient nourriture,
Oignons, pauots d'endormante nature,
Là ſ'eſtendoit la friande laictue,
Et là ſ'enfloit la coucourde uentrue.
Cela n'eſtoit de Marſault le manger.
(Car qui eſtoit plus que luy meſnager?)

Son

Son reuenu au peuple estoit utile,
Il en portoit certains iours à la uille,
Et puis au soir retournoit à grand' ioye
Leger d'espaule, & chargé de monnoye.
Bien peu souuent de la chair achetoit,
Le rouge oignon son appetit dontoit,
Et le pourreau bien teillant: quelquefois
Il se paissoit de cresson allenois,
Qui prend au nez, d'endiue, & de roquette
Bonne aux uieillards. voyla comment se traitte
Le bon Marsault, qui songeant à son cas
En son iardin ua chercher son repas.
Premierement grattant vn peu la terre,
Quatre aulx espaiz de racine il deterre,
Arrache aussi des coriandres gresles,
Et du persil aux petites umbelles,
De verde rue il s'est aussi pourueu:
Puis tout ioyeux s'assied aupres du feu,
Huche Catou, demande le mortier,
Plume l'oignon, prend ce qui faict mestier,
Iette le reste, & puis en belle eau frotte
Bien nettement la terreuse echalotte,
Et tout cela vous iette dans le fond
De son mortier, qui fut caué en rond.
Des grains de sel il y met d'auantage,
Il y adiouste encores du fourmage
Dur & salé, & puis ces herbes là
Dont i'ay parlé, iette sur tout cela:

Et puis dessoubs ses aynes herissees
De la main gauche a ses robbes troussees,
De l'autre main il ua pilant les aulx,
Dont la senteur offense les nazeaux:
Le suc de l'un auec l'autre s'assemble,
Le pilon tourne, & brise tout ensemble.
Lors peu à peu cestuy perd sa ualeur,
Et cestuy-la: tous n'ont qu'une couleur,
Qui pour le blanc, n'est du tout uerdissante,
Ny pour le uerd, toute aussi blanchissante.
Souuent Marsault, comme tout courroucé,
Soufle, renifle, & d'un nez retroussé
Maudict ses aulx: souuent torche ses yeux
Du bout des doigts, souuent tout furieux
Va maugreant la uapeur innocente.
Des-ia se faict la matiere plus lente
Qu'au parauant, le pilon qui tenoit
Dans le mortier, plus lentement tournoit.
Or' il y mesle un peu d'olif, & ores
Vn petit fil de uinaigre, & encores
Remesle tout, & puis une autrefois
Le mesle encor': puis auecques deux doigts
Finablement le mortier enuironne,
Et en tourteau la matiere façonne.
Voyla comment la saulse lon faisoit,
Qui MORETVM en latin se disoit.
Catou soigneuse auecques la main nette
Encependant tire aussi sa galette.

Ainſi Marſault ne craignant plus la faim
Pour ce iour-la, ſe depeſche ſoudain,
Prend ſon chappeau, ſes gueſtres, & ſe rue
Auec ſes bœufz au faict de la charrue.

Fin du Moretum.

VOEVS RVSTIQVES
du latin de Naugerius.
A CERES.

REGARDE ô Ceres, la grande
Danſer la ruſtique bande
Des laboureurs aſſemblez
A la ſemence des blez.
Fay que le grain ne pourriſſe
Par la pluye, & ne periſſe
Par l'hyuer trop auancé
Le ſillon enſemencé.
Que la malheureuſe auéne
Ne foiſonne ſur la plaine,
Ny toute autre herbe qui nuit
Au grain dont uient le bon fruict.
Qu'un fort uent meſlé de greſle
Ne renuerſe peſle meſle
Le blé ſur terre haulsé
De telle fureur bleſſé.
Que les oyſeaux qui rauiſſent,
Du froument ne ſe nourriſſent,

Ny ces monstres d'animaulx
Qui font par tout tant de maulx.
Mais fay que le champ nous rende
Auec une usure grande
Les grains par nous enserrez
Soubs les sillons labourez.
Ainsi sera. qu'on espanche
Vn plein pot de créme blanche,
Et du miel delicieux
Coulant auecques uin uieux.
Que l'hostie inuiolee
Auant que d'estre immolee,
Par trois fois d'un heureux tour
Cerne ces bledz à l'entour.
C'est assez. moissons parfaictes
Autres festes seront faictes,
Et seront tes cheueux saincts
D'espicz couronnez & ceinctz.

D'VN VANNEVR DE BLE, aux vents.

A VOVS troppe legere,
Qui d'aile passagere
Par le monde uolez,
Et d'un sifflant murmure
L'umbrageuse uerdure
Doulcement esbranlez,

I'offre ces uiolettes,
Ces lis, & ces fleurettes,
Et ces roses icy,
Ces uermeillettes roses,
Tout freschement écloses,
Et ces œilletz aussi.
De uostre doulce halaine
Euentez ceste plaine,
Euentez ce seiour:
Ce pendant que i'ahanne
A mon blé, que ie uanne
A la chaleur du iour.

A CERES, A BACCHVS, & à Palés.

CERES d'espicz ie couronne,
Ce pampre à Bacchus ie donne,
Ie donne à Palés la grande
Deux potz de laict pour offrande:
Afin que Cerés la blonde
Rende la plaine feconde,
Bacchus à la uigne rie,
Et Palés à la prairie.

SVR LE MESME SVBIECT.

DE fleurs, d'espicz, de pampre ie couronne
Palés Cerés, Bacchus: à fin qu'icy

Le pré, le champ, & le terroy aussy
En fein, en grain, en uendenge foisonne.
De chault, de gresle, & de froid qui estonne
L'herbe, l'espic, le sep, n'ayons soucy:
Aux fleurs, aux grains, aux rayssins adoulcy
Soit le printemps, soit l'esté, soit l'autonne.
Le bœuf, l'oyseau, la cheure ne deuore
L'herbe, le blé, ny le bourgeon encore.
Faucheurs, coupeurs, uendengeurs, louez donques
Le pré, le champ, le uignoble Angeuin:
Granges, greniers, celiers on ne uid onques
Si pleins de fein, de froument, & de uin.

D'VN BERGER, A PAN.

ROBIN par bois & campaignes,
Par bocaiges & montaignes,
Suiuant naguere un taureau
Egaré de son troppeau,
D'un roc eleué regarde,
Void une biche fuyarde,
D'un dard la fait trebucher.
Trouue en l'antre d'un rocher
Les petiz fanneaux, qu'il donne
A Iannette sa mignonne:
Puis fait a ses compaignons
Vn banquet d'aulx & d'oignons,
Faisant courir par la trouppe

De uin d'Aniou mainte couppe:
Quant au reſte, ô Dieu cornu,
Au croc de ce pin cogneu
Pour ton offrande i'apporte
La peau de la biche morte.

DVN CHASSEVR.

PAN des foreſtz habitant l'épeſſeur,
Pan, pié de bouc, Robinet ton chaſſeur
Accouſtumé iadis de faire teſte
A la fureur de mainte fiere beſte,
Et par lequel à ceſtuy pin ſacré
Tu uois encor, ſ'ilz te uiennent à gré,
Les piedz des ours, & les hures fendues
Des uieux ſangliers, pour offrande pendues.
Ores uieillard, & d'aage tout uoulté,
De ce grand cerf, que luy meſme a donté,
Le bois encor' il te ſacre & ordonne,
Digne preſent d'une uieille perſonne,
Bien que tel œuure ait iadis eu l'honneur
D'eſtre auoué par le Thebain ueneur.
Reçoy le donq pour œuure de ieuneſſe,
Et ne le croy de moindre hardieſſe.

D'VN VIGNERON A BACCHVS.

CESTE uigne tant utile,
Vigne de rayſins fertile,

Tousiours coustumiere d'estre
Fidele aux uœus de son maistre,
Ores, qu'elle est bien fleurie,
Te la consacre, & dedie
Thenot uigneron d'icelle.
Fay donq' Bacchus, que par elle
Ne soit trompé de l'attente,
Qu'il a d'une telle plante:
Et que mon Aniou foisonne
Par tout en uigne aussi bonne.

DE DEVX AMANS, A VENVS.

NOVS deux Amans, qui d'un mesme courage
Sommes unis en ce prochain uillage,
Chaste Cypris, vouons à ton autel
Auec le lis l'amaranthe immortel.
Et c'est à fin, que nostre amour soit telle
Que l'amaranthe à la fleur immortelle:
Soit tousiours pure, & de telle blancheur,
Que sont les lis en leur passe fresheur,
Et que noz cœurs mesme lien assemble,
Comme ces fleurs on uoid ioinctes ensemble.

D'VNE NYMPHE A DIANE.

VNE vierge chassereſſe
Pleurant de laisser les bois,

Append icy ſon carquois,
Ses traictz, ſon arc, & ſa leſſe.
Sa mere l'a condamnee
A rompre ſon chaſte uœu,
La liant d'un autre nœu
Deſſoubs les loix d'Hymenee.
Mais, ô fille de Latonne,
Qu'encor' reclamer ie doy,
Si c'eſt en deſpit de moy,
Que tes foreſtz i'abandonne,
Autant qu'au bois fauorable
Diane tu m'as eſté,
Sois à ma neceſsité
Lucine autant ſecourable.

EPITAPHE D'VN CHIEN.

CE bon Hurauld, qui ſouloit eſtre
Le mignon de Iacquet ſon maiſtre,
Hurauld uenu du bas Poittou
Sur les doulces riues d'Aniou,
Pour garder le troppeau champeſtre:
Pendant que la bande compaigne
Des autres chiens, ſur la campaigne
Dormant giſoit deça, dela,
Faiſant le guet ſur ce bord là,
Ou Meine à Loyre ſ'accompaigne:
Ce bon chien ſur tous chiens fidele

Defendit de la dent cruelle
Les aignelets, mais ce pendant
Il mourut en les defendant,
Digne de louange immortelle.
Son maistre regrettant sa perte,
L'a mis soubs ceste motte uerte:
Aussi auoit bien merité
Vne telle fidelité
D'estre si dignement couuerte.
Les pauures troppeaux le gemissent,
Mais les animaux qui rauissent,
Et les larrons s'attendent bien
D'estre maistres de nostre bien,
Et de sa mort se resiouissent.

A VENVS.

AYANT apres long desir
Pris de ma doulce ennemie
Quelques arres du plaisir,
Que sa rigueur me denie,
Ie t'offre ces beaux œillets,
Venus ie t'offre ces roses,
Dont les boutons uermeillets
Imitent les leures closes,
Que i'ay baisé par trois fois,
Marchant tout beau dessoubs l'ombre
De ce buisson, que tu uois:

Et n'ay sceu passer ce nombre
Pource que la mere estoit
Aupres de là, ce me semble,
Laquelle nous aguettoit:
De peur encores i'en tremble.
Or' ie te donne des fleurs:
Mais si tu fais ma rebelle
Autant piteuse à mes pleurs,
Comme à mes yeux elle est belle,
Vn Myrte ie dedieray
Dessus les riues de Loyre,
Et sur l'escorse escriray
Ces quatre uers à ta gloire:
THENOT SVR CE BORT ICY,
A VENVS SACRE ET ORDONNE
CE MYRTE, ET LVY DONNE AVSSI
CES TROPPEAVX, ET SA PERSONNE.

ESTRENE D'VN TABLEAV.

Ce tableau, que pour t'estrener
Isabeau, ie te ueux donner,
Au uif rapporte mon uisage
Autant qu'on uid onques image.
Qu'ainsi soit, regarde Isabeau,
Comme ie semble à mon tableau:
La couleur du protraict est blesme,
Et la mienne est tousiours de mesme:

Sans cueur il eſt, ſans cueur ie ſuis,
Ie n'ay point eu de cueur depuis,
Qu'amour l'oſtant de ma puiſſance,
Le meit ſoubs ton obeiſſance.
Il eſt muet, ſi ſuis-ie moy,
Quand ie me trouue deuant toy.
Bref, qui nous uoid, uoir il luy ſemble
Deux Amans, ou tableaux enſemble.
Nous ſommes differents d'un poinct,
C'eſt qu'amour ne le bruſle point.
Et quand il ſentiroit la flamme,
(Comme tout par ton œil ſenflamme)
Ainſi que de moy malheureux
Son mal ne ſera langoureux,
Et les flammes continuelles
Ainſi n'ardront point ſes moëles:
Au premier feu qu'il ſentira,
Soudain en cendres il ira.

VILLANELLE.

EN ce moys delicieux,
Qu'amour toute choſe incite,
Vn chacun à qui mieulx mieulx
La doulceur du temps imite,
Mais une rigueur deſpite
Me faict pleurer mon malheur.

Belle & franche Marguerite,
Pour vous i'ay ceſte douleur.
Dedans voſtre œil gracieux
Toute doulceur eſt eſcritte,
Mais la doulceur de voz yeux
En amertume eſt confite.
Souuent la couleuure habite
Deſſoubs une belle fleur.
Belle & franche Marguerite,
Pour vous i'ay ceſte douleur.
Or puis que ie deuiens vieux,
Et que rien ne me profite,
Deſeſperé d'auoir mieulx,
Ie m'en iray rendre hermite,
Ie m'en iray rendre hermite,
Pour mieulx pleurer mon malheur.
Belle & franche Marguerite,
Pour vous i'ay ceſte douleur.
Mais ſi la faueur des Dieux
Au bois vous auoit conduitte,
Ou, deſperé d'auoir mieulx,
Ie m'en iray rendre hermite,
Peult eſtre que ma pourſuite
Vous feroit changer couleur.
Belle & franche Marguerite,
Pour vous i'ay ceſte douleur.

LE COMBAT D'HERCVLE
& d'Acheloys, d'Ouide.

CE n'eſt icy, que ie chante
Les Titanes oultrageux,
Ny ceulx que la Grece uante,
Ny le Troien courageux:
Ie ne redy l'entrepriſe
De Turne, & du filz d'Anchiſe,
Et ſi ne rechante pas
Tydé, Capanee, Adraſte,
Ny les deux filz d'Iocaſte,
Ny les Theſſales combats.
Icy ie tais la proëſſe
Du double honneur de Clairmont,
Dont la braue hardieſſe
Donta Mambrin, & Almont.
Ie laiſſe encore derriere
Et l'une, & l'autre guerriere:
Ie laiſſe le bon Roger,
Le Sericain, le Tartare,
Et la uaillance barbare
Du ſuperbe Roy d'Arger.
Mais bien ie chante d'Alcide
Le labeur à ceſte fois,
Qui donta la force humide
Des trois formes d'Acheloys:
D'Acheloys, ce braue fleuue,
Qui feit à ſon dam eſpreuue

De sa force, & de son cueur,
Soubs un corps non ueritable,
Contre le bras indontable
De tant de monstres uainqueur.
La princesse Etolienne
Auoit donté sous ses yeux
La grandeur Herculienne,
Et ce fleuue audacieux.
L'alliance de la belle
Mille autres encor'appelle,
Mais tous cedent à ces deux.
Acheloys premier s'addresse
Au pere de la princeße
Hault aßis au milieu d'eux:
Reçoy moy (dit il) pour gendre,
Prince Calidonien.
Mais pluſtoſt ueuille moy prendre,
Dict le grand Aonien:
Ta fille aura pour beaupere
Celuy, qui le ciel tempere.
Mille monſtres ſurmontez
Pour douaïre ie luy donne:
Pour ton ſeruice i'ordonne,
Ces bras non iamais dontez.
Acheloys dit au contraire,
I'apporte ma deité,
Plus riche & digne douaïre
Que n'eſt pas l'humanité,

Ie ſuis d'un grand fleuue prince,
Ie trauerſe ta prouince
En mille tours fluctueux:
Du gras limon qui arriue
Deſſus ma fertile riue,
Ie rends tes champs fructueux.
Contre moy n'eſt irritee
La grand' princeſſe des Dieux:
Ie ne cognois Euryſtee,
Ny ſon courage odieux:
Ie ne me ſuis feinct un pere
Par le crime de ma mere,
Ny tous ſes monſtres conquis.
Roy donques ne ueuille querre
Vn gendre en eſtrange terre,
L'ayant chez toy tout acquis.
L'amy de Deïanire
A ces mots iniurieux
Soudain embraze ſon ire,
Et d'un regard furieux,
Toy (dit il) trop plus adextre
Du parler, que de la dextre,
Braue tant que tu uoudras,
Ton brauer ne me fait honte,
Pourueu que ie te ſurmonte
Par la force de mes bras.
Diſant ces mots, il deſſerre
Ces bras nerueux & charnus,

Gette ſa maſſe par terre,
Et monſtre ſes membres nuds:
Acheloys ſa robbe uerte
De ioncs & roſeaux couuerte
S'arrache de ſus le doz.
Chacun d'eulx baiſſe la teſte,
Et à la luyte ſ'appreſte
De nerfz, de membres, & d'os.
Leurs paulmes ils enſablonnent,
Et leurs doz contrecourbez
Des priſes qu'ilz ſ'entredonnent,
Sont tous meurtriz & plombez,
Qui tient, qui laſche ſa priſe,
Qui par force, ou par ſurpriſe
Gaingne le deſſoubs des bras,
Qui ſes gembes entrelaſſe,
Qui ſans bouger de ſa place,
Se tient ferme ſur ſon pas.
Long temps Hercule ſ'efforce,
Long temps contre ſes efforts
Acheloys a moins de force,
Que de peſanteur de corps:
L'un en uain trauaille & ſue,
L'autre tardif ſe remue
Non moins ferme qu'une tour,
Ou qu'un rocher qui ſe fonde
Immobile contre l'onde,
Qui le bat tout à l'entour.

Icy quaſi hors d'haleine
Ilz prennent un peu le uent,
Et puis retentent la peine,
Plus ahurtez que deuant.
De pieds, de corps, bras, & teſte
L'un contre l'autre ſ'arreſte:
Deux taureaux de meſme cueur
Fiers au combat ſe hazardent.
Les autres craintifz regardent
Non aſſeurez du uainqueur.
Trois fois Hercule repouſſe
La poictrine d'Acheloys,
La roideur de ſa ſecouſſe
Fut uaine iuſqu'à trois fois:
A la quatrieme il ſ'élance,
Et de ſa plus grand' uaillance
Met ſon luyteur au deſſoubs,
L'eſtreint, le hurte, le ſerre,
Et luy fait mordre la terre,
Accablé ſoubs ſes genous.
Le Fleuue ſe ſentant moindre
Et d'adreſſe & de pouuoir,
A ſa force uoulut ioindre
Le ſecours de ſon ſçauoir.
Des mains d'Hercule il ſ'écoule,
Et faict ſerpent, qui ſe roule,
En long cercles ua gliſſant,
Siffle comme une ſagette,

Dardant menu sa languette
En deux pointes finissant.
C'est de mon berceau l'ouurage,
Dit Hercule, & qui te fait
Si prodigue de courage
Soubs un serpent contrefait?
Quand bien tu te pourrois dire
De tous les serpens le pire,
Pourtant cest Hydre n'es-tu,
Cest Hydre, qui tant fertile
Gaingnoit d'un dommage utile
Deux chez pour un abbatu.
Toy donc soubs forme empruntee
Pense-tu bien surmonter
Ceste puissance indontee,
Qui sceut tel monstre donter?
Ainsi se rioit Alcide
Ia tenant ce Dieu liquide,
Qui en uain se herissant,
Se demeine & se trauaille,
Pour sortir de la tenaille,
Qui ua sa gorge pressant.
Voicy la derniere espreuue.
Ia d'un miracle nouueau
Sestoit deguizé le Fleuue
Soubs la forme d'un taureau,
Qui roüant son œil terrible
D'un long muglement horrible

Remaſche un peu ſa fureur,
Puis d'une courſe elancee
S'en uient la teſte baiſſee,
Portant la fouldre, & l'horreur.
Mais celuy dont le courage
Ne ſentit onques la peur,
Attent brauement l'oraige
De ce troiſieme labeur,
La gembe droitte il auance,
Et d'une egale ballance
Roidiſſant les bras ouuers,
Des deux cornes ſe fait maiſtre,
Et d'une ſecouſſe adextre
Vous met le fleuue à l'enuers.
Mais l'ire, & la force à l'heure
Hercule tant anima,
Que de la corne meilleure
Le front il luy deſarma.
Du pié luy donne en la panſe
Et la corne arriere lance,
Que les Naiades alors
Ont cherement recuillie,
Et l'ont richement remplie
De leurs plus riches treſors.
L'un pour le pris de ſa peine
De ſon peuplier couronné
Sa doulce guerriere emmeine,
L'autre demeure ecorné:

Et se couronnant de saule,
Iusqu'au dessus de l'espaule
Se tappit dedans ses eaux,
Ouuergongneux il essaye
Cacher sa nouuelle playe
De ses cannes & roseaux.

CHANT DE L'AMOVR, & du Printemps.

ICY ie ne chante pas
De Mars la guerriere troppe,
Ny les horribles combats
Des deux seigneurs de l'Europe.
Quelque plus heureux sonneur
Sonne l'immortelle gloire,
Qui doit consacrer l'honneur
De la Françoise victoire:
Chante l'Aigle abandonné
De son Espaigne fuytiue,
Et le Croissant couronné
Menant la guerre captiue.
Ce pendant la saincte erreur
D'une deité plus forte
Dira la doulce fureur,
Qui hors de moy me transporte.
Amour le premier des Dieux

Formant ceſte maſſe ronde,
D'un diſcord melodieux
Lia les membres du monde.
Le ciel courbe il eſtendit
Deſſus la terre abbaiſſee,
Et la terre en l'air pendit
D'une rondeur balancee,
D'un ordre perpetuel
Il entretient & diſpoſe
Par un deſir mutuel
L'eſpece de toute choſe.
D'Amour ſoyez donq' mes chants,
Afin que deſſus uoz ailes
Ie raze la fleur des champs
Des neuf filles immortelles.
Autant que me ſemble doulx
Le traict de ma flamme uiue,
Autant mes uers ſoyez-uous
Remplis de doulceur naïue.
Le blanc taureau rauiſſeur
Dore la ſaiſon nouuelle,
Et en nouuelle doulceur
Mon amour ſe renouuelle.
Si les ioyeux oyſelets
Deſſus les uerdes fleurettes,
Et par les bois nouuelets
Dégoyſent leurs amourettes,
Pourquoy ne diray-ie auſſi

Le ſeul plaiſir de ma uie,
Puis qu'amour le ueult ainſi,
Et que le ciel m'y conuie?
Le flambeau dont les chaleurs
Ardent l'antique froidure,
De mille ſortes de fleurs
Repeint la ieune uerdure:
Et le Dieu, qui mes deſirs
Bruſle d'une ſaincte flamme,
Mille ſortes de plaiſirs
Replante dedans mon ame.
Tout ce, qui l'hyuer ſeſt ueu
Morne, tranſi, froid, & bleſme,
Sent maintenant ce doulx feu,
Et moy ie ſuis le feu meſme.
Des fleuues les pieds gliſſans
Frappent leurs plus haultes riues,
Et les ſommets uerdiſſans
Rehauſſent leurs teſtes uiues:
Des-ia les ſeps tournoyans
Autour des branches uerdoient,
Ia les uerds ſillons ploians
Par les campaignes ondoient.
Bacchus, Priape, & Cerés,
Palés, Vertumne, & Pomonne,
Et chaque Dieu des forests
Se prepare une couronne.
Tel fut le ſiecle doré,

Tel ſera le noſtre encore
De ſſoubs le ſceptre honoré
De Henry qui le redore:
Deſpouillant de ſes butins
La monſtrueuſe ignorance,
Pour acabler les mutins
De ſſoubs les bras de la France.
O de quel bien redoublé
L'Europe ſera ſaiſie,
Si ſon repos n'eſt troublé
Par le tyran de l'Aſie!
Lors ie ſeray le teſmoing
D'une uictoire ſi belle,
Ce pendant un autre ſoing
Plus doulcement me r'appelle.
Amour, ſi ta deité,
Des deitez la plus ſaincte,
Fut des ma natiuité
En moy diuinement peincte:
Si tu es tout bon, & beau,
Et ſi tu m'as faict notoire,
Que ton celeſte flambeau
Ne iette point flamme noire:
De quelle riche couleur
Peindray-ie ma poëſie
Pour deſcrire la ualeur
Que i'ay ſur toutes choiſie?
Tous les uerds treſors des cieux,

Riche ornement de la plaine
Repreſentent à mes yeux
L'obiect de ma doulce peine.
Ie uoy dedans ces œillets
Rougir les deux leures cloſes,
Dont les boutons uermeillets
Blemiſſent le teinct des roſes.
Ie uoy pallir dans ces lis,
Qui en longueur ſe blanchiſſent,
La nege des doigts polis,
Qui en dix perles finiſſent.
Voyant ſur noſtre ſeiour
La belle aube retournee,
Pour ſerener d'un beau iour
La lumiere nouueau-nee,
Ie uoy le blanc, & uermeil
De celle face tant claire,
Dont l'un, & l'autre ſoleil,
A mes tenebres eſclaire.
Voyant ces rayons ardents
Deſſus le cryſtal de l'onde,
Qui frizent par le dedans
Le fond de l'arene blonde,
Ie uoy les ondes encor'
De ces treſſes blondelettes,
Qui ſe creſpent deſſoubs l'or
Des argentines perlettes.
Le ſep, qui eſtreint ſi fort

De l'orme la branche neuue,
Armant l'un & l'autre bord
Du long rampart de mon fleuue,
Reſemble ces nœuds eſpars,
Qui ſur le front de ma dame
Enlancent de toutes pars
Mon cueur, mon corps, & mon ame.
Ce uent, qui raze les flancs
De la plaine coloree,
A longs ſouſpirs doulx ſouflans,
Qui rident l'onde azuree,
M'inſpire un doulx ſouuenir
De ceſte haleine tant doulce,
Qui fait doulcement uenir,
Et plus doulcement repoulſe
Les deux ſommetz endurcis
De ces blancs coutaux d'iuoyre,
Comme les flots addoulcis,
Qui baiſent les bords de Loyre.
L'argentin de ces ruiſſeaux,
Qui paiſiblement murmurent,
Soubs le fraiz des arbriſſeaux,
Qui les riuages emmurent,
Reſſént celle doulce uoix,
Voix celeſte, & nompareille,
Qui m'a plus de mille fois
Succé l'ame par l'oreille.
Vous donq' amoureux oyſeaux

Soit aux bois, soit aux campaignes,
Accordez au bruit des eaux,
Qui tumbent de ces montaignes.
Dont l'immortelle uerdeur
De mille fleurs diapree
Embasme de son odeur
Le uerd honneur de la pree.
Icy dedier ie ueulx
Vn autel à ma Deesse,
Pour y consacrer les uœus
Que ma Muse luy adresse.
De fleurs & de rameaux uerds
Sera la riche peinture,
Et la rondeur de mes uers
Y seruira de ceinture.
Qu'il n'y ait en ce beau clos
Branche, qui ne reuerdisse,
Bouton, qui ne soit déclos,
Ny herbe, qui ne florisse.
Iamais n'y faille le thyn,
L'œillet, le lis, ny la rose,
Ny la fleur, qui au matin
Est ouuerte, & au soir close.
Iamais n'y faille le miel,
Ny le laict, ny la rosee,
Et de la manne du ciel
Tousiours soit l'herbe arrosee.
Tousiours y facent leur tour

Les carrieres ondoyantes,
Touſiours les bois à l'entour
Courbent leurs cymes ployantes.
De nuict, ſur l'humide front
Des fleurs de uermeil eſcrittes,
Y viennent danſer en rond
Les Nymphes, & les Charites.
De iour, lors que le ſoleil
Darde ſa flamme plus grande,
Y viennent prendre ſommeil
Diane, & ſa chaſte bande.
Deſſus les ſieges herbus
Palliſſe la verde Oliue,
Et le uerd tronc de Phœbus
Y ait ſa perruque uiue.
Paſteurs que de ces chappeaux
Chacun ait ſa teſte ceincte,
Mais n'y menez uoz troppeaux,
Car toute l'herbe en eſt ſaincte.

CHANT DE L'AMOVR & de l'hyuer.

ORES, que mon Roy ſ'efforce
Malgré l'hyuer, & la force
D'Orion le pluuieux,
De ſuiure l'heur de ſa gloire,

Et l'honneur de la victoire
Que luy promettent les Dieux,
Amour suiuant l'entreprise
De sa despouille conquise
M'a guidé iusques icy :
Ou sa deité compaigne
Suit par la veuue campaigne
Et mes pas, & mon soucy,
Les longs souspirs de ma plainte,
Dessus la plaine depainte,
S'en uolent de toutes pars,
Et des vents l'haleine forte
Euanouis les emporte
Parmy ce grand uague espars.
Ponthus, que l'amour affole
D'une erreur sainctement fole,
Ponthus l'honneur Masconnois,
Et toy le plus grand qu'on uoye,
Dont le sainct Myrte uerdoye
Dessus le bord Vandomoys,
Si encores uous allume
La fureur, qui uostre plume
Balança d'un uol si hault,
Empennez les flancz de celle,
Qui tire une plus basse aile,
De peur de prendre le sault.
Si autrefois i'ay faict dire
Au gay fredon de ma lyre

Le printemps d'une beauté,
Il fault, il fault à ceste heure
Qu'eternellement ie pleure
L'hyuer d'une cruauté.
Puis qu'esloignant la lumiere
De la beauté coustumiere
D'estre un soleil à mes yeux,
Ie sens ma triste pensee
Ardentement englacee
D'un Aquilon furieux.
L'Astre dont la saincte flamme
Au plus ioyeux de mon ame
Pluuoit un printemps de fleurs,
Plus ne gresle en mon courage
Qu'un perpetuel orage
Et de souspirs & de pleurs.
Les pleurs & souspirs ensemble
Que sur la plaine i'assemble,
Croissent la pluye & les uents:
Et les pensers qui me gelent,
En mon estomac ne celent
Que sanglots s'entresuiuants.
Plus dru que ne chet la gresle,
Qui en petillant se mesle
Aux ondoyans tourbillons,
Quand la fureur de labize
Casse, arrache, froisse, brise
L'honneur des iaunes sillons.

Plus furieuſe ne uante
L'impitoyable tormente,
Que deux uents contraires ſont,
Que diuerſement m'agitent
Mille ſoucis qui habitent
De mon cueur au plus profond.
Mais quelque ſoing aduerſaire
Qui ſ'oppoſe à ſon contraire,
Amour eſt touſiours uainqueur:
Touſiours celle, qui me lyme,
Tient de mes penſers la cyme,
Comme Royne de mon cueur.
Ainſi les eaux des montaignes,
Soudaine horreur des campaignes,
Vont un grand fleuue animer,
Luy, qui d'une uiue ſource
Pique une plus braue courſe,
Les emporte dans la mer.
Bien que l'œil, qui tout regarde,
O eil, de qui la lampe darde
Les rayons de noſtre iour,
N'ait rien ueu encor' au monde,
Qui perdurable ſe fonde
D'un immuable ſeiour:
Si uoid il touſiours ma peine
Opiniaſtre & certaine,
Soit que du blanc rauiſſeur
Il dore la riche corne,

Soit qu'il entre au Capricorne
Par le cercle trauerſeur.
Dedaignant la face veuue
De la terre autrefois neuue,
Le chef vieillart des foreſts,
Des prez la toiſon mouillee,
Et la plaine deſpouillee
Du blond honneur de Cerés.
Comme autrefois la nature
Au plus gay de ſa peinture
Me figuroit les beautez,
Dont le printemps de ma dame
Faiſoit eſclorre en mon ame
Milles belles nouueautez.
Ainſi le ciel me r'apporte
Auecques la ſaiſon morte
Vne mortelle froideur,
Pour eſtre eſlongné de celle,
Dont la diuine eſtincelle
Tient ma vie en ſa verdeur.
Ie ne voy roc, ny montaigne,
Pré, riuiere, ny campaigne,
Bois, ny ſolitaires lieux,
Antre, ruiſſeau, ny fonteine,
Qui la face de ma peine
Ne repreſente à mes yeux.
Ie me plains de ta nature
Amour, veu que ta poincture

N'epoin-

N'epoinçonne les oyseaux
Fors en la saison nouuelle,
Lors que ta flesche cruelle
Sonde le plus creux des eaux.
Mais ta cruauté felonne
Tousiours tousiours m'aiguillonne
D'un perpetuel retour,
Soit au temps de la froidure,
Soit que la ieune uerdure
Déride le front du iour.
Heureux trois fois, uoire quatre,
Le soldat, qui ua rabatre
D'Espaigne le braue effort,
Et qui loing de sa prouince
Deuant les yeux de son prince
S'acquiert une belle mort.
Heureuse, ô heureuse encore
La uiue mort, qui decore
Les indontez Cheualiers,
Qui sur un mont de gendarmes
Tumbent soubs le fais des armes
Au plus espais des milliers.
Voz mors tousiours honnorees
Seront des uostres pleurees,
Mon Roy uous regrettera:
Des-ia la France en souspire,
Et la Vandomoise lyre
Vostre uertu chantera.

Mais moy chetif, qui demeure,
Helas il fault que ie meure
Non deuant les yeux des Roys,
Sur la guerriere campaigne
Rouge du sang de l'Espaigne,
Mais soubs l'horreur de ces bois.
Bois tristes & solitaires,
De ma peine secretaires,
Ou l'Amour, qui me conduit,
Au plus chaud de ses allarmes
Baigne souuent de mes larmes
L'humide sein de la nuict.
Là ie resonge sans cesse
L'heureux soir, que ma Deesse
Lisoit la carte des cieux,
Au doigt me monstrant la face
De mille flambeaux, qu'efface
Le double feu de ses yeux.
Là le tyran de ma uie
Sur ma liberté rauie
Exerce cent mille tors,
Là là ma doulce guerriere
Sourde à ma uaine priere
Me liure cent mille mors.
Ie uoy la fuyante suyte
D'une eau sillonnant sa fuyte
Au pié d'un rocher moussu,
Fendant le doz d'une pree

Estroittement emmuree
D'un double tertre bossu.
Sur l'un quelquefois ondoient
Mille sillons, qui blondoient:
Sur l'autre sont les murs uieux
Hideux de ronces, & d'hierre,
Seiour, qui le tige enserre
De mes maternelz ayeux.
Là mes cendres ie dedie,
Mais à ces fleurs ie supplie,
Et à ces herbes aussi,
Au myrte, au laurier encore,
Et à l'arbre qui m'honore,
Ne croistre iamais icy.
Iamais n'y croissent les roses,
Ny les fleurettes descloses,
Iamais le rousoiant miel
N'y coule dessus ma tumbe,
Ou si quelque chose y tumbe,
Que ce soit l'ire du ciel.
Que les oiselets s'y taisent,
Que les ruisseaux s'y appaisent,
Que l'an ueuf de fleurs & fruicts
Autre saison n'y r'ameine,
Sinon l'horreur de ma peine,
Et l'hyuer de mes ennuis.
Au croc d'une uieille souche,
Qui d'un doz courbé se couche

Dessus le front de ses eaux,
Soit ceste harpe attachee,
Indigne d'estre accrochee
A ces ieunes arbrisseaux.
Vous donq' troppe Delienne,
Et vous l'Acidalienne,
Cherchez ailleurs vos esbas.
Faunes, Satyres, Dryades,
Pour trepigner vos aubades,
N'apportez icy vos pas.
Mais si quelqu'un d'aduenture
Sur la triste sepulture
D'un pas errant est guidé,
Ces vers il y puisse lire,
Engrauez soubs une lyre,
Sur l'escorse au front ridé:
C'ESTOIT LA LYRE ANGEVINE
D'VN QVE SA TOVTE-DIVINE
A CONDVIT AV DERNIER POINCT,
PAR VNE ENNVIEVSE ABSENCE,
POVRCE QV'IL N'EVT LA PVISSANCE
DE VIVRE, ET NE LA VOIR POINT.

DE SA PEINE ET DES beautez de sa Dame.

IL me plaist icy de peindre
Mieulx que ne la sçauroit feindre

Vn Appelle ingenieux,
Ma peine contr'imitee
Sur la belle Pasithee,
Seule idole de mes yeux.
C'est mon feu, c'est ma cordelle,
Mon froid, ma flesche mortelle,
C'est mon aigle deuorant,
Qui m'ard, lie, englace, & blesse,
Et qui deuore sans cesse
Mon cueur sans cesse mourant.
De l'œil sort ma flamme uiue,
L'or des cheueux me captiue,
Par la rigueur suis gelé,
La main en cinq traicts s'allonge,
Et le cruel qui me ronge,
C'est ce petit Dieu ailé.
Venus feit l'œil, que i'adore,
Son chef fut pris de l'Aurore,
Diane son cueur donna,
Pallas sa main tant prisee,
Et sur une ongle aguisee
Mon torment se façonna.
Son œil les astres surmonte,
A l'or ses tresses font honte,
Le fer cede à sa rigueur,
Sa main l'alebastre passe,
Et sur le beau de sa face
Se niche l'oiseau uaincueur.

Qui la ſeule mort doit craindre,
Onde pour ma flamme eſteindre,
Main pour mes nœuds délacer,
Soleil pour ma glace fondre,
Pauois pour aux coups reſpondre,
Et uoix pour l'oiſeau chaſſer.
Pour me uenger ie ſouhette,
L'un ſe changer en planette,
L'autre au metal qui mieux luit,
Le tiers au cueur d'un uieil arbre,
Le quart en iuoyre, ou marbre,
Et l'autre en oiſeau de nuict.
Ou que mes nerfs, & mes ueines
Se transforment en fonteines,
Mon col en fer pour trencher,
En feu le froid, qui m'englace,
Mon eſtomac en cuiraſſe,
Et mon cueur en un rocher.

CONTRE LES PETRARQVISTES.

I'AY oublié l'art de Petrarquizer,
Ie ueulx d'Amour franchement deuiſer,
Sans uous flatter, & ſans me deguizer:
Ceux qui font tant de plaintes,
N'ont pas le quart d'une uraye amitié,
Et n'ont pas tant de peine la moitié,
Comme leurs yeux pour uous faire pitié,

Landesbibliothek Oldenburg

I ettent de larmes feintes.
Ce n'eſt que feu de leurs froides chaleurs,
Ce n'eſt qu'horreur de leurs feintes douleurs,
Ce n'eſt encor' de leurs ſouſpirs & pleurs,
Que uents, pluye, & orages:
Et bref, ce n'eſt à ouir leurs chanſons,
De leurs amours, que flammes & glaçons,
Fleches, liens, & mille autres façons
De ſemblables oultrages.
De uoz beautez, ce n'eſt que tout fin or,
Perles, cryſtal, marbre, & iuoyre encor,
Et tout l'honneur de l'indique threſor,
Fleurs, lis, œillets, & roſes:
De uoz doulceurs ce n'eſt que ſuccre & miel,
De uoz rigueurs n'eſt qu'aloës, & fiel,
De uoz eſprits, c'eſt tout ce que le ciel
Tient de graces encloſes.
Puis tout ſoudain ilz uous font mille tors,
Diſant, que uoir uoz blonds cheueux retors,
Voz yeux archers, autheurs de mille mors,
Et la forme excellente
De ce que peult l'accoutrement couuer,
Diane en l'onde il uaudroit mieux trouuer,
Ou uoir Meduze, ou au cours ſ'eſprouuer
Auecques Atalante.
S'il fault parler de uoſtre iour natal,
Voſtre aſcendant heureuſement fatal
De uoſtre chef écarta tout le mal,

Landesbibliothek Oldenburg

Qui aux humains peult nuire.
Quant au treſpas, ſçauous quand ce ſera
Que uoſtre eſprit le monde laiſſera?
Ce ſera lors, que la hault on uoyra
Vn nouuel aſtre luire.
Si pour ſembler autre que ie ne ſuis,
Ie me plaiſois à maſquer mes ennuis,
I'irois au fond des eternelles nuicts
Plein d'horreur inhumaine:
Là d'un Siſyphe, & là d'un Ixion
I'eſprouuerois toute l'affliction,
Et l'eſtomac, qui pour punition,
Vit, & meurt à ſa peine.
De uoz beautez, ſçauous que i'en dirois?
De uoz deux yeux deux aſtres ie ferois,
Voz blonds cheueux en or ie changerois,
Et uoz mains en iuoyre:
Quant eſt du teinct, ie le peindrois trop mieux
Que le matin ne colore les cieux:
Bref, uous ſeriez belles comme les Dieux,
Si uous me uouliez croire.
Mais ceſt Enfer de uaines paſſions,
Ce Paradis de belles fictions,
Deguiſement de noz affections,
Ce ſont peinctures uaines:
Qui donnent plus de plaiſir aux liſans,
Que uoz beautez à tous uoz courtiſans,
Et qu'au plus fol de tous ces bien-diſans

Vous ne donnez de peines.
Voz beautez donq' leur seruent d'argumens,
Et ne leur fault de meilleurs instrumens,
Pour les tirer tous uifz des monumens:
Aussi comme ie pense,
Sans qu'autrement uous les recompensez
De tant d'ennuis mieulx escrits que pensez,
Amour les a de peine dispensez,
Et uous de recompense.
Si ie n'ay peint les miens dessus le front,
Et les assaults que uoz beautez me font,
Si sont-ilz bien grauez au plus profond
De ma uolunté franche:
Non comme un tas de uains admirateurs,
Qui sont ainsi par leurs souspirs menteurs,
Et par leurs uers honteusement flateurs
Rougir la carte blanche.
Il n'y a roc, qui n'entende leurs uoix,
Leurs piteux cris ont faict cent mille fois
Pleurer les monts, les plaines, & les bois,
Les antres, & fonteines:
Bref, il n'y a ny solitaires lieux,
Ny lieux hantez, uoyre mesmes les cieux,
Qui ça & là ne montrent à leurs yeux
L'image de leurs peines.
Cestuy-la porte en son cueur fluctueux
De l'Océan les flots tumultueux,
Cestuy l'horreur des uents impetueux

Sortans de leur cauerne:
L'un d'un Caucaſe, & Montgibel ſe plaint,
L'autre en ueillant plus de ſonges ſe peint,
Qu'il n'en fut onq' en ceſt orme, qu'on feint
En la foſſe d'Auerne.
Qui contrefaict ce Tantale mourant
Bruſlé de ſoif au milieu d'un torrent,
Qui repaiſſant un aigle deuorant,
S'accouſtre en Promethee:
Et qui encor' par un plus chaſte uœu,
En ſe bruſlant, ueult Hercule eſtre ueu,
Mais qui ſe mue en eau, air, terre, & feu,
Comme un ſecond Protee.
L'un meurt de froid, & l'autre meurt de chauld
L'un uole bas, & l'autre uole hault,
L'un eſt chetif, l'autre a ce qui luy fault.
L'un ſur l'eſprit ſe fonde,
L'autre ſ'arreſte à la beauté du corps:
On ne uid onq' ſi horribles diſcords
En ce cahos, qui troubloit les accords
Dont fut baſty le monde.
Quelque autre apres, ayant ſubtilement
Trouué l'accord de chacun element,
Façonne un rond tendant egalement
Au centre de ſon ame:
Son firmament eſt peinct ſur un beau front,
Tous ſes deſirs ſont balancez en rond,
Son pole Artiq' & Antartiq', ce ſont

Les beaux yeux de ſa Dame.
Ceſtuy, uoulant plus ſimplement aymer,
Veult un Properce & Ouide exprimer,
Et uoudroit bien encor' ſe transformer
En l'eſprit d'un Tibulle:
Mais ceſtuy-la, comme un Petrarque ardent,
Va ſon amour, & ſon ſtyle fardant,
Ceſt autre apres ua le ſien mignardant,
Comme un ſecond Catulle.
Quelque autre encor' la terre dedaignant
Va du tiers ciel les ſecrets enſeignant,
Et de l'Amour, ou il ſe ua baignant,
Tire une quinte eſſence:
Mais quant à moy, qui plus terreſtre ſuis,
Et n'ayme rien, que ce qu'aymer ie puis,
Le plus ſubtil, qu'en amour ie pourſuis,
S'appelle iouiſſance.
Ie ne ueulx point ſçauoir, ſi l'amitié
Prit du facteur, qui iadis eut pitié
Du pauure Tout fendu par la moitié,
Sa celeſte origine:
Vous ſouhaitter autant de bien qu'à moy,
Vous eſtimer autant comme ie doy,
Auoir de uous le loyer de ma foy,
Voila mon Androgyne.
Noz bons Ayeulx, qui ceſt art demenoient,
Pour en parler, Petrarque n'apprenoient,
Ains franchement leur Dame entretenoient

Sans fard, ou couuerture:
Mais auſsi toſt, qu'Amour ſ'eſt faict ſçauant,
Luy, qui eſtoit François auparauant,
Eſt deuenu flatteur, & deceuant,
Et de Thuſque nature.
Si uous trouuez quelque importunité
En mon amour, qui uoſtre humanité
Prefere trop à la diuinité
De uoz graces cachees,
Changez ce corps, obiect de mon ennuy,
Alors ie croy, que de moy, ny d'autruy,
Quelque beauté que l'eſprit ait en luy,
Vous ne ſerez cherchees.
Et qu'ainſi ſoit, quand les hyuers nuiſans
Auront ſeiché la fleur de uoz beaux ans,
Ridé ce marbre, eſteinct ces feuz luiſans:
Quand uous uoirez encore
Ces cheueux d'or en argent ſe changer,
De ce beau ſein l'iuoyre ſ'allonger,
Ces lis fanir, & de uous ſ'eſtranger
Ce beau teinct de l'Aurore,
Qui penſez uous, qui uous aille chercher,
Qui uous adore, ou qui daigne toucher
Ce corps diuin, que uous tenez tant cher?
Voſtre beauté paſſee
Reſſemblera un iardin à noz yeux
Riant n'aguere' aux hommes & aux Dieux,
Ores faſchant de ſon regard les cieux,

Et l'humaine pensee.
N'attendez donq' que la grand' faux du Temps
Moissonne ainsi la fleur de uoz printemps,
Qui rend les Dieux, & les hommes contents:
Les ans, qui peu seiournent,
Ne laissent rien, que regrets, & souspirs,
Et empennez de noz meilleurs desirs,
Auecques eux emportent noz plaisirs,
Qui iamais ne retournent.
Ie ry souuent, uoyant pleurer ces fouls,
Qui mille fois uoudroient mourir pour uous,
Si uous croyez de leur parler si doulx
Le pariure artifice:
Mais quant à moy, sans feindre ny pleurer,
Touchant ce poinct, ie uous puis asseurer,
Que ie ueulx sain & dispos demeurer,
Pour uous faire seruice.
De uoz beautez ie diray seulement,
Que si mon œil ne iuge folement,
Vostre beauté est ioincte egalement
A uostre bonne grace:
De mon amour, que mon affection
Est arriuee à la perfection
De ce qu'on peult auoir de passion
Pour une belle face.
Si toutefois Petrarque uous plaist mieux,
Ie reprendray mon chant melodieux,
Et uoleray iusq' au seiour des Dieux

D'une aile mieux guidee:
Là dans le sein de leurs diuinitez
Ie choisiray cent mille nouueautez,
Dont ie peindray uoz plus grandes beautez
Sur la plus belle Idee.

ELEGIE D'AMOVR.

S'IL m'en souuient uous me dictes un iour
En uous tenant quelque propos d'Amour,
Que uous n'esliez de si leger courage
Que de iuger du cueur par le uisage,
Qu'amour si tost ne se peult enflammer,
Qu'il fault premier cognoistre que d'aymer,
Et que hastif ie uoulois faire gerbe
D'une moisson qui est encor' en herbe.
Voz argumens sont fort à redouter,
Mais s'il uous plaist mes raisons escouter,
Vous cognoistrez qu'à uaincre ilz sont faciles,
Et qu'ilz ne sont ny Hectors ny Achilles.
Quant au premier, ie ne ueulx soustenir
Que uous deuiez pour oracle tenir
Tout ce qu'on dict, ny que (soit uraye ou feincte)
Dessus le front touſiours l'amour soit peincte.
Les cueurs humains un labyrinthe sont,
Qui maints destours, maintes cachettes ont,
Ou lon se perd, qui n'a le fil pour guide
D'un bon esprit, & iugement solide.

Or auez-uous l'eſprit ſi cler-uoyant,
Que nul deſtour, tant ſoit il fouruoyant,
Voz pas certains pourroit tromper en ſorte,
Qu'ilz n'ayent touſiours la raiſon pour eſcorte.
Voz yeux, ma Dame, ont pouuoir de perſer
La nuë eſpeſſe, & le ciel trauerſer,
Paſſer le roc, ſonder le creux de l'onde,
Et uoyager ſoubs la terre profonde.
Qui pourroit donc empeſcher leur uigueur
De penetrer au plus profond d'un cueur,
Et là au uray deſcouurir la penſee
D'un amoureux, ſ'elle eſt ſaine ou bleſſee?
Quant eſt de moy, ie ne pris onq' plaiſir
A contre-faire un amoureux deſir,
Comme ceux là qui ayment par la plume,
Et ſans aymer, font l'amour par couſtume.
Ie ne ſuis point ſi ſubtil artizan,
Que de pouuoir d'un parler courtizan,
D'un faulx ſouſpir, & d'une larme feincte
Monſtrer dehors une amitié contraincte,
Diſſimulant mon uiſage par art,
Car ie ne ſuis ny Thuſcan, ny Lombard.
Qu'amour ſi toſt en noz cueurs ne ſ'enflamme,
Certainement ie confeſſe, ma Dame,
Que qui de ſoy ne ſe peult enflammer,
Le temps luy ſert de beaucoup à aymer:
Et n'a dict mal, qui dict, qu'à ſa naiſſance
L'amour eſt foible, & de peu de puiſſance.

Mais il s'entend de ces froides amours,
Qui sont ainsi qu'on uoid un petit ours,
Lequel n'est rien qu'une masse difforme,
A qui sa mere en lechant donne forme.
Le uray amour naist du premier regard,
Et ne ueult point se façonner par art,
Et c'est pourquoy ces moitiez separees,
Estans iadis par le monde egarees,
Se retrouuans si bien se reioingnoient,
Que iamais plus elles ne s'esloingnoient.
I'ay plusieurs poincts, que ie pourrois induire
A ce propos, si ie uoulois deduire
Ce faict au long, & demonstrer comment
L'amour s'engendre en nous premierement,
Quelle est sa fin, son essence, & nature:
D'ou uient souuent qu'on ayme à l'auenture
Vn incogneu, & ne sçait on pourquoy,
Fors que lon trouue en luy ie ne sçay quoy,
Qui à l'aymer par force nous incite,
Comme le fer, qui suyt la calamite.
Ie parlerois d'autres sortes d'amours,
Mais ce propos est de trop long discours,
Et me suffit uous auoir fait cognoistre
Que par le temps mon amour ne peult croistre.
Quant à uouloir faire preuue de moy,
Si uous uouliez pour gage de ma foy
Ma propre uie, ayant receu tel gage,
Vous auriez fait à uous mesmes dommage,

Perdant en moy un fidele seruant,
Qui ne uous peult seruir, s'il n'est uiuant.
Ie suis content d'endurer mille peines,
Mille soupirs, mille complaintes uaines,
Mille desdaings, & refus rigoureux,
Si autrement on n'est point amoureux:
Mais s'il uous plaist imiter la clemence
De cestuy-la, dont la bonté immense
Ayant esgard à nostre infirmité
Nous donne plus que n'auons merité,
Vous me ferez de uous mesmes la grace,
Que sans merite enuers uous ie pourchasse:
Sans qu'auec peine & longue passion
I'aye uers uous moindre obligation,
Comme i'aurois, & telle iouissance
Ne seroit grace, ains plus tost recompense.
Quant à uouloir en herbe moissonner
Ce qu'en espy uous me pourriez donner
Auec le temps, si i'auois la science
De le gaigner auecques patience,
Ie ne uouldrois qu'on me peust reprocher
Que les fruicts uerds ie uouluse arracher,
Ne que si fol, ou si hastif ie fusse,
Que leur saison attendre ie ne peusse:
Mais ne peult-on l'amour assaisonner,
Comme les fruicts, & par art luy donner
Maturité, sans bien souuent attendre
Si longuement, pour le trouuer plus tendre,

Que par le temps, ou autre deffaueur,
Il ayt perdu le gouſt, & la ſaueur?
Les fruicts d'amour ſont de nature telle,
Qu'ilz plaiſent plus en leur ſaiſon nouuelle,
Qu'en leur hyuer, d'autant que leur uerdeur
Ne ſe meurit iamais par la froideur,
Et n'ont le gouſt ny la couleur ſi franche,
Quand de ſoymeſme ilz tumbent de la branche.
L'amour, Madame, en mon affection
Eſt arriué à ſa perfection,
Et ne pourroit ny le temps ny l'uſage
Y adiouter un ſeul poinct d'auantage.
Donques pourquoy en ſont les fruicts trop uerds?
Prenez le cas, que cinq ou ſix hyuers
Soient ia paſſez, & qu'auec longue peine
Ilz ſoient uenus en accroiſſance pleine:
De les cueillir on me peult diſpenſer,
C'eſt le moyen, pour l'amour auancer.

CHANSON.

Si uous regardez, Madame,
Sans plus à uoſtre grandeur,
Vous dedaignerez l'ardeur,
Dont uoſtre beauté m'enflamme:
Veu que digne ie ne ſuis
Du grand bien que ie pourſuis.
Vous direz (& ie confeſſe

Que uous direz uerité)
Que ma baſſe qualité
N'egale uoſtre hauteſſe,
Et que mon affection
N'eſt qu'une preſumption:
Mais ſi uous iugez la force
Dont procede mon ennuy,
Et combien eſt fol celuy
Qui contre l'amour ſ'efforce,
Vous direz mon amitié
Eſtre digne de pitié.
Le deuoir de reuerence
Se doit garder en tout lieu,
Mais touſiours ce petit Dieu
Ne fait telle difference:
Il eſt aueugle, & n'a point
D'eſgard à ceux-là qu'il poingt.
Que la uerité ſoit telle,
Ie n'allegueray les Dieux,
Qui ſont deſcendus des cieux
Pour une beauté mortelle:
Ie ne ueulx pour m'excuſer
A ces fables m'amuſer.
Du beau paſteur de Latmie
L'exemple me ſuffiroit,
Qui en dormant attiroit
Du ciel la Lune ſ'amye:
Mais ie ne demande pas

Que uous descendez si bas.
Si grande n'est mon audace
D'ozer si hault aspirer,
Ne de uouloir esperer
Plus que uostre bonne grace:
Mon cueur ne uoudroit penser
Rien qui uous peust offenser.
Le loyer de mon seruice,
Si rien ie puis deseruir,
C'est que seulement seruir
De uostre gré ie uous puisse:
Et que m'ottroyez ce bien,
Puis qu'il ne uous couste rien.
Allegant pour ma defense,
Que les royales hauteurs
Tousiours des bas seruiteurs
N'ont eu l'amour pour offense:
Et qu'Amour, & maiesté,
Souuent ensemble ont esté.
Si la loy d'Amour est telle,
Qu'on ne doiue s'abbaisser,
Vostre grandeur doit laisser
Toute chose au dessoubs d'elle,
Pour ce que rien entre nous
Ne sera digne de uous.
Mais si uous suyuez l'exemple
Des Dieux, qui n'ont à dedain,
Que d'un rustique la main

Des uœus presente à leur temple,
Comme eulx uous prendrez à gré
Mon cueur à uous consacré.
I'entens si uostre excellence,
Digne de l'amour d'un Roy,
Vostre grandeur, & ma foy,
Met en egale balance,
Puis qu'en cela i'ay tant d'heur
D'égaler uostre grandeur.
Si un Prince uous honnore,
Ce n'est grande nouueauté:
Il prend bien la priuauté
De plus desirer encore:
Et croit que tout ce qu'il ueult,
Refuser on ne luy peult.
Mais celuy qui hors d'attente
De sa requeste obtenir,
Sans espoir de paruenir
De sa peine se contente,
On peult dire seurement
Qu'il ayme fidelement.
Suspecte est l'amour des princes,
Et de ces amours de court,
Souuent le bruit qui en court,
Fait la fable des prouinces:
Qui ayme plus grand que soy,
Luy mesme se donne loy.
De moy uous ne deuez croire,

Que de ma felicité
Par quelque legereté
I amais ie me donne gloire:
Ie ſçay la punition
Du malheureux Ixion.
Ie ſçay la peine d'Anchiſe:
Et ſçay. mais ie ne ueulx point
Diſcourir quant à ce poinct,
De garder la foy promiſe.
Ie ne ueulx rien obtenir
Qu'on doiue ſecret tenir.
Au fort, Dame, ſ'il uous ſemble
Qu'on ne me doiue excuſer,
Veuillez plus toſt accuſer
Et uous, & l'Amour enſemble:
Et Dieu qui de uous a faict
Vn chef d'œuure trop parfaict.
Cela uous doit eſtre preuue
De uoſtre perfection,
Puis que toute affection
De uous eſclaue ſe treuue:
Ne uous faictes eſtimer,
Ou bien uous laiſſez aymer.
Si mon cueur a fait offenſe
De ſeſtre à uous attaché,
Amour a fait le peché,
Et i'en fais la penitence:
Vn peche, ſelon les loix,

Ne se doit punir deux fois.
Vous me pouuez bien, Madame,
Commander de ne uous uoir,
Mais non de ne uous auoir
Tousiours engrauee en l'ame:
Puis qu'amour auec son traict
Luymesme en fit le protraict.
Il fault donc qu'il y demeure:
Aussi ay-ie ferme foy
De l'emporter auec moy,
Quand il fauldra que ie meure:
Me uantant le plus heureux
De tous loyaulx amoureux.

BAYSER.

Sus ma petite Columbelle,
Ma petite belle rebelle,
Qu'on me paye ce qu'on me doit:
Qu'autant de baisers on me donne,
Que le poëte de Veronne
A sa Lesbie en demandoit.
Mais pourquoy te fay-ie demande
De si peu de baisers, friande,
Si Catulle en demande peu?
Peu urayement Catulle en desire,
Et peu se peuuent-ilz bien dire
Puis que compter il les a peu.

De mille fleurs la belle Flore
Les uerdes riues ne colore,
Cerés de mille espics nouueaux
Ne rend la campagne fertile,
Et de mille raisins, & mille
Bacchus n'emplist pas ses tonneaux.
Autant donc que de fleurs fleurissent,
D'espicz & de raysins meurissent,
Autant de baisers donne moy:
Autant ie t'en rendray sur l'heure,
Afin qu'ingrat ie ne demeure
De tant de baysers enuers toy.
Mais sçais-tu quelz baisers, mignonne?
Ie ne ueulx pas qu'on les me donne
A la Françoise, & ne les ueulx
Telz que la Vierge chassereſſe
Venant de la chasse les laisse
Prendre à son frere aux blonds cheueux:
Ie les ueulx à l'Italienne,
Et telz que l'Acidalienne
Les donne à Mars son amoureux:
Lors sera contente ma uie,
Et n'auray sur les Dieux enuie,
Ny sur leur nectar sauoureux.

COM-

COMPLAINTE DES SATYRES AVX NYMPHES.

Du Bembe.

DICTES, Nymphes, pourquoy touſiours
Vous allez fuyant noz amours:
Ont les Satyres quelque enſeigne,
Qui merite qu'on les dedaigne?
Si nous auons le front cornu,
Bacchus aux cornes eſt cogneu:
Et la pucelle Candienne,
Ne dedaigne point d'eſtre ſienne.
Si noſtre teinct eſt rougiſſant,
Phœbus ne l'a pas blanchiſſant:
Et Clymene, qui le feit pere,
Par luy n'a honte d'eſtre mere.
Si nous portons barbe au menton,
Tel encor' Hercule uoid-on:
Et toutefois Deïanire
De luy ſa bouche ne retire.
Si noſtre eſtomac eſt uelu,
Mars, comme nous, l'auoit pelu:
Pourtant n'en faiſoit point de plaincte
Ilië, qui en fut enceincte.
Si noz pieds uous ſemblent honteux,
Eſt il rien plus laid, qu'un boyteux?
Toutefois, ô Cypris la belle,
Vn boyteux ſa femme t'appelle.

Bref, si nature nous a faicts
En quelque chose imparfaicts,
Si sont telz uices excusables,
Puis qu'au ciel ilz ont leurs semblables.
Mais uous, qui n'aymez que pour l'or,
(Comme toutes femmes encor)
Nous dedaignez, & n'estes chiches
A ceulx-là, qui sont les plus riches.

SVR VN CHAPPELET DE ROSES.
Du mesme Bembe.

TV m'as fait un chappeau de roses
Qui semblent tes deux leures closes,
Et de lis freschement cueillis,
Qui semblent tes beaux doigts polis,
Les liant d'un fil d'or ensemble,
Qui à tes blonds cheueux ressemble.
Mais si ieune tu entendois
L'ouurage, qu'ont tissu tes doigts,
Tu serois, peult estre, plus sage
A preuoir ton futur dommage.
Ces roses plus ne rougiront,
Et ces lis plus ne blanchiront:
La fleur des ans, qui peu seiourne,
S'en fuit, & iamais ne retourne,
Et le fil te monstre combien
La uie est un fragile bien.

Landesbibliothek Oldenburg

Pourquoy donc m'es tu si rebelle?
Mais pourquoy t'es tu si cruelle?
Si tu n'as point pitié de moy,
Ayes au moins pitié de toy.

EPITAPHE D'VN PETIT CHIEN.

DESSOVBS ceſte motte uerte
De lis & roſes couuerte
Giſt le petit Peloton,
De qui le poil foleton
Friſoit d'une toyſon blanche
Le doz, le uentre, & la hanche.
Son nez camard, ſes gros yeux
Qui n'eſtoient point chaſſieux,
Sa longue oreille uelue
D'une ſoye creſpelue,
Sa queuë au petit floquet
Semblant un petit bouquet,
Sa gembe greſle, & ſa patte
Plus mignarde qu'une chatte
Auec ſes petits chattons,
Ses quatre petits tetons,
Ses dentelettes d'iuoyre,
Et la barbelette noyre
De ſon muſequin friand,
Bref tout ſon maintien riant
Des pieds iuſques à la teſte,

Digne d'une telle beſte,
Meritoient qu'un chien ſi beau
Euſt un plus riche tumbeau.
Son exercice ordinaire
Eſtoit de iapper & braire,
Courir en hault & en bas,
Et faire cent mille esbas,
Tous eſtranges & farouches,
Et n'auoit guerre qu'aux mouches,
Qui luy faiſoient maint torment:
Mais Peloton dextrement
Leur rendoit bien la pareille:
Car ſe couchant ſur l'oreille,
Finement il aguignoit
Quand quelqu'une le poingnoit,
Lors d'une habile ſouppleſſe
Happant la mouche traitreſſe,
La ſerroit bien fort dedans,
Faiſant accorder ſes dens
Au tintin de ſa ſonnette,
Comme un clauier d'eſpinette.
Peloton ne careſſoit
Sinon ceux qu'il cognoiſſoit,
Et n'euſt pas uoulu repaiſtre
D'autre main que de ſon maiſtre:
Qu'il alloit touſiours ſuyuant,
Quelque fois marchoit deuant,
Faiſant ne ſçay quelle feſte

D'un gay branlement de teſte.
Peloton touſiours ueilloit
Quand ſon maiſtre ſommeilloit,
Et ne ſouilloit point ſa couche
Du uentre ny de la bouche,
Car ſans ceſſe il gratignoit
Quand ce deſir le poingnoit:
Tant fut la petite beſte
En toutes choſes honneſte.
Le plus grand mal, ce dict-on,
Que feiſt noſtre Peloton,
(Si mal appellé doit eſtre)
C'eſtoit d'eſueiller ſon maiſtre,
Iappant quelquefois la nuict,
Quand il ſentoit quelque bruit,
Ou bien le uoyant eſcrire,
Sauter pour le faire rire,
Sur la table, & trepigner,
Follaſtrer & gratigner,
Et faire tumber ſa plume,
Comme il auoit de couſtume.
Mais quoy? nature ne fait
En ce monde rien parfait,
Et n'y a choſe ſi belle,
Qui n'ait quelque uice en elle.
Peloton ne mangeoit pas
De la chair à ſon repas:
Ses uiandes plus priſees

C'estoient miettes brisees,
Que celuy, qui le paissoit,
De ses doigts amollissoit:
Aussi sa bouche estoit pleine
Tousiours d'une doulce haleine.
Mon-dieu quel plaisir c'estoit,
Quand Peloton se grattoit,
Faisant tinter sa sonnette
Auec sa teste folette!
Quel plaisir quand Peloton
Cheminoit sur un baston,
Ou coifé d'un petit linge,
Assis comme un petit singe,
Se tenoit mignardelet
D'un maintien damoiselet!
Ou sur les pieds de derriere,
Portant la pique guerriere
Marchoit d'un front asseuré,
Auec un pas mesuré!
Ou couché dessus l'eschine,
Auec ne sçay quelle mine
Il contrefaisoit le mort!
Ou quand il couroit si fort,
Qu'il tournoit comme une boule,
Ou un peloton, qui roule!
Bref le petit Peloton
Sembloit un petit mouton:
Et ne feut onc creature

De si benigne nature.
Las, mais ce doulx passetemps
Ne nous dura pas long temps:
Car la mort ayant enuie
Sur l'ayse de nostre uie,
Enuoya deuers Pluton
Nostre petit Peloton,
Qui maintenant se pourmeine
Parmy ceste umbreuse plaine,
Dont nul ne reuient uers nous.
Que mauldictes soyez-uous
Filandieres de la uie,
D'auoir ainsi par enuie
Enuoyé deuers Pluton
Nostre petit Peloton:
Peloton qui estoit digne
D'estre au ciel un nouueau signe,
Temperant le Chien cruel
D'un printemps perpetuel.

EPITAPHE D'VN CHAT.

MAINTENANT le uiure me fasche:
Et à fin, Magny, que tu sçaiche',
Pourquoy ie suis tant esperdu,
Ce n'est pas pour auoir perdu
Mes anneaux, mon argent, ma bourse:
Et pourquoy est-ce donques? pource

Que i'ay perdu depuis trois iours
Mon bien, mon plaisir, mes amours:
Et quoy? ô souuenance greue!
A peu que le cueur ne me creue
Quand i'en parle, ou quand i'en escris:
C'est Belaud mon petit chat gris,
Belaud, qui fut parauanture
Le plus bel œuure que nature
Feit onc en matiere de chats:
C'estoit Belaud la mort aux rats,
Belaud, dont la beauté fut telle,
Qu'elle est digne d'estre immortelle.
Donques Belaud premierement
Ne fut pas gris entierement,
Ny tel qu'en France on les uoid naistre,
Mais tel qu'à Rome on les uoid estre,
Couuert d'un poil gris argentin,
Ras & poly comme satin,
Couché par ondes sur l'eschine,
Et blanc dessous comme une ermine.
Petit museau, petites dents,
Yeux qui n'estoient point trop ardents,
Mais desquelz la prunelle perse
Imitoit la couleur diuerse
Qu'on uoid en cest arc pluuieux,
Qui se courbe au trauers des cieux.
La teste à la taille pareille,
Le col grasset, courte l'oreille,

Et d

Et dessous un nez ebenin
Vn petit musle lyonnin,
Autour duquel estoit plantee
Vne barbelette argentee,
Armant d'un petit poil folet
Son musequin damoiselet.
Gembe gresle, petite patte
Plus qu'une mousle delicate,
Si non alors qu'il desguaynoit
Cela, dont il egratignoit:
La gorge douillette & mignonne,
La queuë longue à la guenonne,
Mouchetee diuersement
D'un naturel bigarrement:
Le flanc haussé, le uentre large,
Bien retroussé dessous sa charge,
Et le doz moyennement long,
Vray sourian, s'il en fut onq'.
Tel fut Belaud, la gente beste,
Qui des piedz iusques à la teste,
De telle beauté fut pourueu,
Que son pareil on n'a point ueu.
O quel malheur! ô quelle perte,
Qui ne peult estre recouuerte!
O quel dueil mon ame en reçoit!
Vray'ment la mort, bien qu'elle soit
Plus fiere qu'un ours, l'inhumaine,
Si de uoir elle eust pris la peine

Vn tel chat, ſon cueur endurcy
En euſt eu, ce croy-ie, mercy:
Et maintenant ma triſte uie
Ne hayroit de uiure l'enuie.
Mais la cruelle n'auoit pas
Gouſté les follaſtres esbas
De mon Belaud, ny la ſouppleſſe
De ſa gaillarde gentilleſſe:
Soit qu'il ſautaſt, ſoit qu'il grataſt,
Soit qu'il tournaſt, ou uoltigeaſt
D'un tour de chat, ou ſoit encores
Qu'il prinſt un rat, & or' & ores
Le relaſchant pour quelque temps,
S'en donnaſt mille paſſetemps.
Soit que d'une façon gaillarde
Auec ſa patte fretillarde
Il ſe frottaſt le muſequin,
Ou ſoit que ce petit coquin
Priué ſautelaſt ſur ma couche,
Ou ſoit qu'il rauiſt de ma bouche
La uiande ſans m'outrager,
Alors qu'il me uoyoit manger,
Soit qu'il feiſt en diuerſes guiſes
Mille autres telles mignardiſes.
Mon-dieu, quel paſſetemps c'eſtoit
Quand ce Belaud uire-uoltoit
Follaſtre autour d'une pelote!
Quel plaiſir, quand ſa teſte ſotte

Suyuant ſa queuë en mille tours,
D'un roüet imitoit le cours!
Ou quand aſsis ſur le derriere
Il ſ'en faiſoit une iartiere,
Et monſtrant l'eſtomac uelu
De panne blanche creſpelu,
Sembloit, tant ſa trongne eſtoit bonne,
Quelque docteur de la Sorbonne!
Ou quand alors qu'on l'animoit,
A coups de patte il eſcrimoit,
Et puis appaiſoit ſa cholere
Tout ſoudain qu'on luy faiſoit chere.
Voyla, Magny, les paſſetemps,
Ou Belaud employoit ſon temps.
N'eſt il pas bien à plaindre donques?
Au demeurant tu ne uis onques
Chat plus addroit, ny mieulx appris,
A combattre rats & ſouriz.
Belaud ſçauoit mille manieres
De les ſurprendre en leurs teſnieres,
Et lors leur falloit bien trouuer
Plus d'un pertuis, pour ſe ſauuer:
Car onques rat, tant fuſt il uiſte,
Ne ſe uit ſauuer à la fuyte
Deuant Belaud. au demeurant,
Belaud n'eſtoit pas ignorant:
Il ſçauoit bien, tant fut traictable,
Prendre la chair deſſus la table,

I'entens, quand on luy preſentoit:
Car autrement il nous grattoit,
Et auec la patte friande
De loing muguetoit la uiande.
Belaud n'eſtoit point mal-plaiſant,
Belaud n'eſtoit point mal-faiſant,
Et ne feit onq' plus grand dommage
Que de manger un uieux frommage,
Vne linotte, & un pinſon,
Qui le faſchoient de leur chanſon.
Mais quoy, Magny? nous meſmes hommes
Parfaicts de tous poincts nous ne ſommes.
Belaud n'eſtoit point de ces chats,
Qui nuict & iour uont au pourchas,
N'ayant ſoucy que de leur panſe:
Il ne faiſoit ſi grand' deſpenſe,
Mais eſtoit ſobre à ſon repas,
Et ne mangeoit que par compas.
Auſsi n'eſtoit-ce ſa nature
De faire par tout ſon ordure,
Comme un tas de chats, qui ne ſont
Que gaſter tout par ou ilz uont:
Car Belaud, la gentile beſte,
Si de quelque acte moins qu'honneſte
Contraint poſsible il euſt eſté,
Auoit bien ceſte honneſteté
De cacher deſſous de la cendre
Ce qu'il eſtoit contraint de rendre.

Landesbibliothek Oldenburg

Belaud me seruoit de ioüet,
Belaud ne filoit au roüet,
Grommelant une letanie
De longue & fascheuse harmonie,
Ains se plaignoit mignardement
D'un enfantin myaudement.
Belaud (que i'aye souuenance)
Ne me feit onq' plus grand' offense
Que de me reueiller la nuict,
Quand il entr'oyoit quelque bruit
De rats qui rongeoient ma paillasse:
Car lors il leur donnoit la chasse,
Et si dextrement les happoit
Que iamais un n'en eschappoit.
Mais, las, depuis que ceste fiere
Tua de sa dextre meurtriere
La seure garde de mon corps,
Plus en seureté ie ne dors,
Et or', ô douleurs nompareilles!
Les rats me mangent les oreilles:
Mesmes tous les uers que i'escris,
Sont rongez de rats & souris.
Vray'ment les Dieux sont pitoyables
Aux pauures humains miserables,
Tousiours leurs annonçant leurs maulx
Soit par la mort des animaulx,
Ou soit par quelque autre presage,
Des cieux le plus certain message.

Le iour que la ſeur de Cloton
Rauit mon petit Peloton,
Ie dis, i'en ay bien ſouuenance,
Que quelque maligne influence
Menaſſoit mon chef de la hault,
Et c'eſtoit la mort de Belaud:
Car qu'elle plus grande tempeſte
Me pouuoit foudroyer la teſte?
Belaud eſtoit mon cher mignon,
Belaud eſtoit mon compaignon
A la chambre, au lict, à la table,
Belaud eſtoit plus accointable
Que n'eſt un petit chien friand,
Et de nuict n'alloit point criand
Comme ces gros marcoux terribles,
En longs myaudemens horribles
Auſsi le petit mitouard
N'entra iamais en matouard:
Et en Belaud, quelle diſgrace!
De Belaud c'eſt perdu la race.
Que pleuſt à Dieu petit Belon,
Que i'euſſe l'eſprit aſſez bon,
De pouuoir en quelque beauſtile
Blaſonner ta grace gentile,
D'un uers auſsi mignard que toy:
Belaud, ie te promets ma foy,
Que tu uiurois, tant que ſur terre
Les chats aux ratz feront la guerre.

EPITAPHE DE L'ABBE BONNET.

Cy gist Bonnet, qui tout sçauoit,
Bonnet, qui la prattique auoit
De tous les secrets de nature,
Dont il parloit à l'auenture,
Car il eut si subtil esprit,
Qu'onq' il n'en leut un seul escrit.
Bonnet ne leut onq' en sa uie
Vn seul mot de philosophie,
Et si en sçauoit, ce dit-on,
Plus qu'Aristote, ny Platon.
Bonnet fut un Docteur sans tiltre,
Sans loy, paragraphe, & chapitre.
Bonnet auoit leu tous autheurs,
Fors poëtes & orateurs,
D'histoires, & mathematiques,
Et telles sciences antiques,
Il s'en moquoit: au demeurant,
De rien il n'estoit ignorant.
Mais sa science principale
Estoit une occulte Caballe,
Qui n'auoit rien de defendu,
Car on n'y eust rien entendu.
Bonnet entendoit la Magie
Aussi bien que l'Astrologie:
Bonnet le futur prediſoit,
Et de tout presages faisoit

Landesbibliothek Oldenburg

Sur mutations de prouinces,
Sur guerres, & ſur morts de princes:
Mais il n'eut onques le ſçauoir
De pouuoir la ſienne preuoir.
Bonnet ſçeut la langue Hebraïque
Auſſi bien que la Caldaïque,
Mais en Latin le bon Abbé
N'y entendoit ny A, ny B.
Bonnet auoit mis en uſage
Vn barragouin de langage
Entremeſlé d'Italien,
De François, & Sauoyſien.
Bonnet fut de l'Academie
De ceux qui ſouflent l'alchemie,
Et auoit ſouflé tout ſon bien,
Pour multiplier tout en rien.
Bonnet ſçauoit donner au uerre
La couleur d'une belle pierre:
Bonnet ſçauoit un grand threſor,
Bonnet ſçauoit un fleuue d'or,
Et auoit trouué des minieres
De metaulx de toutes manieres.
Bonnet auoit deux pleins tonneaux
De bagues, de pierres, d'anneaux,
D'or en maſſe, & parloit ſans ceſſe
De ſes biens, & de ſa richeſſe.
Bonnet eſtoit de tous meſtiers,
Bonnet frequentoit les monſtiers,

Et touſiours

Et tousiours barbottoit des leures:
Bonnet sçauoit guerir des fieures
Par billets au col attachez:
Bonnet detestoit les pechez,
Mais en proces & playdoirie
C'estoit une droitte Furie.
Bonnet fut cholere & mutin,
Bonnet resembloit un Lutin,
Qui ua, qui tourne, qui tracasse
Toute la nuict parmy la place.
Bonnet portoit barbe de chat,
Bonnet estoit de poil de rat,
Bonnet fut de moyen corsage,
Bonnet estoit rouge en uisage,
Auecques un œil de furet,
Et sec comme un haran soret:
Bonnet eut la teste pointuë,
Et le col comme une tortuë.
Bonnet s'accoustroit tous les iours
De deux soutanes de uelours,
Et ne changeoit point de uesture
Pour le chaud ny pour la froidure.
Bonnet estoit tousiours croté
En hyuer, & pouldreux l'esté:
Et tousiours traynoit par la ruë
Quelque semelle décousuë.
Bonnet, soit qu'il plust ou feist beau,
Portoit tousiours un uieux chappeau,

Et ne porta, tant fust grand' feste,
Qu'apres sa mort bonnet en teste.
Bref ce Bonnet fut un Bonnet,
Qui iamais ne porta bonnet.
Bonnet alloit sur une mule
Aussi uieille, que pape Iule,
Accompaigné d'un gros uallet
Tousiours croté iusq' au collet,
Auec la bride & couuerture
Digne d'une telle monture.
Bonnet pour la chambre ueſtoit
Vne chamarre, qui estoit
De peau de loup. Quant à sa table
Il usoit pour mets delectable
D'oignons tous cruds, & de porreaux,
Et tousiours il sentoit les aulx:
Les aulx estoient le musq' & l'ambre,
Dont Bonnet parfumoit sa chambre.
Bonnet beuuoit grec & latin,
Bonnet s'enyuroit au matin
Pour tout le iour, & apres boyre
Bonnet s'en uouloit faire croyre.
Bonnet en tout se cognoissoit,
Bonnet de tous maulx gueriſſoit,
Et si n'usoit que d'eau de uie:
Mais la mort, qui en eut enuie,
Tellement ses forces rauit,
Que son eau rien ne luy seruit.

Bonnet faisoit mille trafiques,
Bonnet sçauoit mille prattiques
En proces: & les plus famez
De ces courtisans affamez,
En matïere de benefices
Pres de luy n'estoient que nouices.
Pour bien emboucher un tesmoing,
Et pour bien s'aider au besoing
D'une uieille lettre authentique,
Pour trouuer quelque tiltre antique,
Pour rendre un proces eternel,
Pour faire un ciuil criminel,
Et pour donner une trauerse
Au droit de sa partie aduerse,
Pour estonner de son caquet
Vn iuge, une court, un parquet,
Pour faire une importune instance,
Pour appeller d'une sentence,
Pour cognoistre cela qui poingt,
Et pour soudain prendre le poinct
De quelque matiere profonde,
Il n'estoit qu'un Bonnet au monde.
Vray est, qu'on luy feit maint exces,
Mais il gaigna tous ses proces:
Et fut Bonnet tant habile homme,
Qu'onq' ne perdit en court de Romme,
Ou fust à droit, ou fust à tort,
Proces, si-non contre la mort:

Dont encores il se lamente
(Ce croy-ie) deuant Rhadamante:
Mais Bonnet aura beau crier,
S'il peut Rhadamante plier.

A BERTRAN BERGIER
Poëte Bedõniquebouffonnique.

Pour auoir songé en Parnase,
Et humé de l'eau de Pegase,
Ascree en un moment fut faict
De bouuier poëte parfaict:
Monstrant que la seule nature
Sans art, sans trauail, & sans cure
Fait naistre le poëte, auant
Qu'il ayt songé d'estre sçauant.
Bergier, qui as l'experience
De ceste gaillarde science,
Ce qu'Ascree a chanté de soy,
Tu le peulx bien chanter de toy,
Et plus: car sans l'eau crystaline
De la fontaine Cabaline,
Et sans le mont deux fois cornu
Tu es poëte deuenu.
Ton ame estant eguillonnee
D'une fureur Apollinee,
Te feit, & ne sçait-on comment,
Naistre poëte en un moment.

Ta bouche des Dieux interprete,
Sans maſcher le laurier prophete,
Nous découure les haults ſecrets
De leurs myſteres plus ſacrez.
Tu ne prins onques fantaſie
De lire aucune poëſie,
Soit de ce temps, ſoit de iadis,
Et ſi fais des uers plus que dix.
Tu ne ſçais que c'eſt de meſures,
D'apoſtrophes, ny de ceſures,
Ny de ces preceptes diuers
Qui monſtrent à faire des uers.
Auſſi les uers du temps d'Orphee,
D'Homere, Heſiode, & Muſee,
Ne uenoient d'art, mais ſeulement
D'un franc naturel mouuement.
Les Bergiers, auec leurs muſettes,
Gardans leurs brebis camuſettes
Premiers inuenterent les ſons
De ſes poëtiques chanſons.
Depuis geinant tel exercice
Soubs un miſerable artifice,
Ce qu'auoient de bon les premiers,
Fut corrompu par les derniers.
De là uindrent ces Eneïdes,
Et ces faſcheuſes Thebaïdes,
Ou n'y a uers, ſur qui ſes doigts
On n'ayt rongé plus de cent fois.

Mais toy Bergier de franc courage,
Qui tiens encor du premier aage,
D'un tel mors tu n'as point bridé
Ton esprit librement guidé:
Ains comme on uoid dans la carriere
Lors qu'on déboucle la barriere,
Le cheual au cours s'elancer,
Pour ses compaignons deuancer,
Ta muse de fureur guidee,
Volant à course débridee,
A laissé loing derriere soy
Ceux qui sont partis deuant toy.
D'un cours plus leger que la foudre
Tu leur as mis aux yeux la poudre,
Nous monstrant d'un trac non batu,
Le uray sentier de la uertu.
Premier tu feis des dithyrambes,
Lesquelz n'auoient ny pieds, ny iambes,
Ains comme balles, d'un grand sault
Bondissoient en bas & en hault.
Tu dis maintes gayes sornettes,
Sur le bruit que font les sonnettes,
Accordant au uol des oyseaux,
Les horloges, & leurs appeaux.
Apres en rimes heroiques
Tu feis de gros uers bedonniques
Puis en d'autres uers plus petis
Tu feis des hachi-gigotis.

Ainſi nous oyons dans Virgile,
Galoper le courſier agile,
Et les uers d'Homere exprimer,
Le floflotement de la mer.
Que diray-ie des autres graces,
Que les Dieux comme à pleine' taſſes
Ont uersé deſſus toy, à fin
D'en faire un chef d'œuure diuin?
Tu as au chef tant de ceruelle,
Qu'une autre Minerue nouuelle
Pourroit naiſtre de ton cerueau,
Comme d'un Iuppiter nouueau.
Mais ceſte bārbe uenerable,
Mais ce graue port honorable,
Qui d'auguſte a ie ne ſçay quoy,
Ne ſont-ils pas digne d'un Roy?
Si les Roys auoient cognoiſſance
De toy, & de ta ſuffiſance,
Sans toy ilz ne prendroient repas,
Et ſans toy ne feroient un pas.
Car quand il te plaiſt de bien dire,
Tu dis mille bons mots pour rire,
Serenant de ton front ioyeux
Tout ſoing & chagrin ennuieux.

CONTRE VNE VIEILLE.

VIEILLE plus uieille que le monde,
Vieille plus que l'ordure immunde,

Vieille plus que la Fieure bleſme,
Et plus morte que la Mort meſme,
Plus que la Fureur furieuſe,
Et plus que l'Enuie enuieuſe.
Tu es une attize-querelle,
Tu es ſorciere, & maquerelle,
Tu es hypocrite, & bigotte,
Et touſiours ta bouche marmotte
Ie ne ſçay quoy. tu es au reſte
Plus dangereuſe que la peſte.
Pour bleſſer une renommee
Auec ta langue enuenimee,
Pour diffamer tout un lignage,
Pour troubler tout un uoyſinage,
Vn royaume, une ſeigneurie,
Il ne fault point d'autre Furie.
Et toutefois uieille Gorgone,
Toutefois, uieille Tyſiphone,
Tu oſes bien porter enuie,
Aux doulx paſſetemps de ma uie,
Et n'as honte, uieille preſtreſſe,
De t'accoſter de ma maiſtreſſe.
Touſiours, uieille, tu la conſeilles,
Touſiours tu luy ſoufle' aux oreilles
Quelque charme, pour en ſon ame
Eſteindre l'amoureuſe flâme,
Et pour empeſcher que la belle
Ne m'ayme, comme ie fais elle.

Tu luy proposes l'infamie
D'une faulse langue ennemie,
La honte de son parentage,
La perte de son mariage,
Et mil' autres maulx, qui arriuent
A celles qui l'amour ensuyuent.
Puis usant d'une autre finesse,
Tu uiens à blasmer la ieunesse,
Et luy dis de nous autres hommes,
Que pour la plus grand' part nous sommes
En amours de leger courage,
Mais les plus ieunes d'auantage.
Lors tu mets en ieu quelque Moyne,
Ou quelque monsieur le Chanoyne,
Qui a force ducats en bourse,
Ou il y a plus de ressource
Qu'en ces prodigues de gambades,
Qui ne donnent que des aubades.
Ainsi auecques mille ruses
La simplicité tu abuses
De ces pauures filles craintiues:
Mais celles qui sont plus retiues
A tes deuotes remonstrances,
Plus horriblement tu les tances.
Tu les menaces d'une mere,
D'un frere, d'un oncle, d'un pere,
Si les pauurettes n'abandonnent
Ces amoureux qui rien ne donnent,

Et puis s'en uantent par la uille,
S'ilz trouuent quelque mal-habile.
Tu leur dis, qu'elles sont charmees,
Et qu'elles ne sont point aymees,
Semant dedans leur fantasie,
Vne graine de ialousie,
Qui empoisonne les pensees
De ces chetiues insensees.
Tu dis, que tu sçais la maniere
De rendre une ame prisonniere,
Ou de la rendre desliee,
S'il luy fasche d'estre oubliee,
Et que pour monstrer ta science
Tu en feras l'experience.
Et uraymẽt, uieille enchantereſſe,
I'apperçoy bien que ma maistreſſe
Ne me fait plus si bonne chere
Qu'elle souloit, & que legere
Elle retire sa pensee
De qui ne l'a point offensee.
Mais ie ne m'en donne merueille,
Veu que tu es la nompareille
En toutes manieres de charmes,
Et que souuent de telles armes
Tu as gasté mainte famille,
Et seduit mainte pauure fille.
Tu peulx detourner en arriere
Du ciel la course coustumiere,

Tu peulx enſanglanter la Lune,
Tu peulx tirer ſur la nuict brune
Les vmbres de leur ſepulture,
Et faire force à la nature.
Tu peulx faire, ſi bon te ſemble,
Que ſoubs tes pieds la terre tremble,
Que les fleuues contre leur ſource
Tournent la bride de leur courſe,
Et que les arbres des montaignes
Deſcendent au bas des campaignes.
Ores tu marches ſolitére
Parmy l'horreur d'un cimitére,
Or' autour d'une croix celee
Tu guides toute eſcheuelee
Le bal que la ſorciere meine
Le dernier iour de la ſemaine.
Par toy les uignes ſont gelees,
Par toy les plaines ſont greſlees,
Par toy les arbres ſe dementent,
Par toy les laboureurs lamentent
Leurs bledz perdus, & par toy pleurent
Les bergers leurs troupeaux qui meurent.
Tu peulx faire tout ce dommage,
Et peulx encores d'auantage:
Mais pour eſteindre dans une ame
L'ardeur d'une amoureuſe flâme,
Tu n'as recepte plus certaine,
Que ton regard, & ton haleine.

LA COVRTISANNE REPENTIE.

DV LATIN DE P. GILLEBERT.

RETIREZ vous amoureuses pensees
Des faulx plaisirs de Venus offensees,
Et toy qui es le pere du soucy,
Cruel Enfant, retire toy aussi.
Retirez uous ourdisseurs de finesse,
Propos flateurs, qui gastez la ieunesse,
Larmes, souspirs, nostre plus grand sçauoir,
Subtilz appas pour les fols deceuoir:
Retirez uous, petites mignardises,
Et uous du lict folastres gaillardises,
Et tout cela, que par art feminin
Amour detrempe au miel de son uenin.
A dieu, adieu uous qui m'auez aymee,
Et qui m'auez surmonté desarmee:
A dieu troppeau affronteur bien instruict,
Troppeau Romain, qui la grand' Louue suit.
D'un long adieu, adieu donc mes complices,
Qui uieillissez au bourbier de uoz uices,
Qui maintenant sur la fleur de uoz ans
De toutes pars ceintes de courtisans,
Vous assemblez par leur sotte largesse

Iniuſtement une faulſe richeſſe,
Ou qui gaingnez, ô miſerable gaing!
A tous uenans nuict & iour uoſtre pain.
Ie ne ueulx plus, pour tels loyers acquerre,
Gaigner la ſoulde en l'amoureuſe guerre:
Ie ne ueulx plus ces fineſſes braſſer,
Ie ne ueulx plus les amants enlacer
Par tels appas de promeſſes friuoles,
Ny pour l'argent donner belles paroles.
Par la cité, portant deſſus le front
Le feinct martel, ie n'iray comme uont,
Quand la fureur les a faict plus malades,
Du dieu Bacchus les uineuſes Menades.
Ie laiſſe là tous ces ſifflets menus,
Sifflets tant bien des amoureux cognus:
Ie ne ueulx plus me pourmener en coche,
Marque iadis des Dames ſans reproche,
Signe auiourdhuy des uices éfrontez,
Qui ont rendu noz honneurs éhontez.
Rome, qui as ueu de tes ſept monteignes
Tout l'uniuers ployé ſoubs tes enſeignes,
Tu ne uoy plus, pour ton plus grãd bonheur,
Qu'un grand troppeau de filles ſans hõneur.
T'a point laiſſé Ilië la veſtale
De tant de maulx la ſemence fatale?
Ou ſi tu tiens ces deſirs uicieux
De celle-là, qui miſe entre les Dieux
Pour celebrer ſes feſtes impudiques,

Faict despouiller celles qui sont pudiques ?
Tiendrois-tu point, ô Romaine cité,
De ton autheur ton impudicité ?
Qui enleua par publiques rapines
Impudemment les craintiues Sabines.
Mars te donna un esprit belliqueur,
Tu tiens d'Ilië à ceste heure le cueur:
Les anciens ont adoré le pere,
Et maintenant nous adorons la mere.
Voyla le poinct de toute ma douleur,
Voyla l'obiect de mon premier malheur,
La liberté trop librement permise,
Qu'impudemment tes uices ont acquise.
A dieu donc fards, dont mon uisage est peint,
Boites, ou sont les couleurs de mon teinct,
Eaux, & empoix, dont la face on déguise,
Croye, & Ceruse, & Biaque de Veniſe.
Ie prens de uous congé pour tout iamais,
Ie ne ueulx plus me peindre desormais,
Ains des icy abandonne l'usage
Du fard menteur, qui gaste le uisage:
De la beauté ie me ueulx contenter,
Que m'a uoulu nature presenter:
Et ne ueulx plus, pour me faire plus belle,
Changer par art ma forme naturelle.
Plus de pincette, & miroir ie ne ueux:
A dieu le soing de friser les cheueux,
Eaux, & unguents par lesquels on efface

Taches, rougeurs, & rousseurs de la face,
Ce qui deride, & plus estroittement
Serre la peau dessoubs le uestement:
Ce qui les dents conuertist en iuoyre,
Et des sourcis la uoulte rend plus noire:
Ce qui les doigts crasseux, & mal polis
Change en couleur de roses, & de lis.
A dieu uous dy, ô uous herbes encore,
Par qui le chef de iaune se colore:
Drogues adieu, & adieu tout cela
Par qui reuint mon poil, qui s'en alla:
A dieu encor' la caute medicine,
Qui m'a gardé de reclamer Lucine.
A dieu par qui s'échause la froideur,
A dieu par qui se corrige l'odeur,
Eaux de senteurs, musq', & ciuette, & ambre,
Parfums du lict, & parfums de la chambre:
Le luth, le bal, & tout ce qui plaist mieux,
Soit du Petrarque, ou soit du Furieux.
A dieu lyens, enchantemens, & charmes,
Qui de nostre art sont les dernieres armes.
A dieu feneſtre, & porte ou trop souuent
I'ay amusé l'amoureux poursuyuant,
Porte cent fois, d'une main courroucee,
Des fols amans en cholere pousſee.
A dieu sifflets, & petis bruits legers,
Signes, qui sont mutuelz messagers,
Et tous les arts, dont la uieille rusee

Sçait appaſter la ieuneſſe abuſee.
O bon Aduis, ſi tu es quelque Dieu,
Ie prens franchiſe en ton plus ſacré lieu,
Te preſentant la deſpouille du uice,
Comme nonnain uouëe à ton ſeruice.
I'apporte icy la cendre des plaiſirs,
Qui ont bruſlé mes plus ieunes deſirs,
Et le meſpris de tout cela qu'ameine
Le faulx appas de ceſte uie humaine :
Affranchis donc mes eſprits retenus
Trop longuement ſoubs les loix de Venus.
Et quant à uous, ô robbes Tyriennes,
Robbes de ſoye, & perles Indiennes,
Petits anneaux par l'oreille paſſez,
Riches carcans à mon col enlacez,
Pompeux habits, dont la molle richeſſe
Fut le loyer de ma folle ieuneſſe,
Ou ſoyez-uous par la flamme abolis,
Ou au plus creux de l'onde enſeuelis :
Rien n'en demeure, & ne ſoit, moy bruſlee,
Flammeſche aucune à mes cendres meſlee.

LA CONTRE-REPENTIE.
Du meſme Gillebert.

SI mon eſprit, qui peult ſortir dehors
De ce qui n'eſt que priſon de ſon corps,
Suyuant touſiours ſa trace couſtumiere

Recherche encor' la liberté premiere,
Si le ſeiour d'un trauail ocieux,
Nourriſſement des deſirs uicieux,
Réueille en moy la flamme accouſtumee,
Plus que deuant en mon cueur allumee,
Pourquoy, helas, d'un nœu ſi rigoureux
Ay-ie lié mes ans plus uigoureux,
Et pourquoy ſ'eſt la doulceur de ma uie
Deſſoubs un ioug ſi peſant aſſeruie?
Folle, pourquoy en lieu ſi reſerré
Dedans mon corps ſ'eſt mon cueur enterré,
Si en moymeſme eſtant enſeuelie,
Ie ſuis encor' de la flamme aſſaillie?
Or adieu donc uaine captiuité,
Qui ſerue tiens noſtre pudicité,
Pudicité ſoubs miſerable feincte
D'un ſoing forcé honteuſement contraincte.
Mere d'Amour, ſuyuant mes premiers uœus,
Deſſoubs tes loix remettre ie me ueux,
Dont ie uouldrois n'eſtre iamais ſortie,
Et me repens de m'eſtre repentie.
Car ueu le ſoing, les trauaulx & dangers,
Dont & par terre & par flots eſtrangers
Nous ſommes ceincts, ueu la follie humaine
Ambicieuſe aux cauſes de ſa peine,
Oſe' tu bien, ô rigoureux cenſeur,
De noz plaiſirs corrompre la doulceur?
Oſe' tu bien l'Amour nous interdire,

Qui de noz maulx le ſeul bien ſe peult dire?
Repoſez donc aux champs Elyſiens,
Repoſez uous eſprits des anciens:
Et touſiours ſoient de roſes rougiſſantes,
Et de beaux lis uoz urnes floriſſantes:
Pour à bon droit auoir deifié
Ce ſainct troppeau à Venus dedié,
Ce ſainct troppeau de filles plus humaines,
Tant reueré des Matrones Romaines.
Cypris ainſi, ſource de noſtre ſang
Entre les Dieux iadis trouua ſon rang.
Et ſçauez uous, qui l'a faicte ſi grande?
Cypris la belle eſtoit de noſtre bande.
Si Flore n'euſt faict le peuple heritier
De tant de biens gaingnez à ce meſtier,
Le peuple n'euſt, pour la memoire d'elle,
Par tant d'honneurs rendu Flore immortelle.
Et toy, qui es noſtre premier honneur,
Romaine Ilië, à ce meſme bonheur
T'appelle encor' ta martiale Romme,
Qui de ſon ſang l'origine te nomme.
Helas pourquoy allons-nous donc courant
Apres l'aduis du ſot peuple ignorant?
Pourquoy defend la loy mal equitable,
Cela qui eſt ſainctement imitable?
Pourquoy ſont tant noz deſirs ennemis
De ce qu'aux Dieux les hommes ont permis?
Pourquoy nous a la liberté rauie

Ce faulx honneur, tyran de noſtre uie?
Rome, feignons qu'on nous chaſſe d'icy,
Soudainement tu te uoyras auſsi
Abandonner, car ceſte ſeule perte
Pourra ſuffire à te rendre deſerte:
Soudain de toy l'eſtranger s'enfuira,
Dy demeurer le moyne s'ennuira,
Et de tes murs ſe rendra fugitiue
Des courtiſans la grand' troppe laſciue.
Des monuments par le temps deuorez
Nous ſommes ſeuls ornemens demeurez,
Seuls ornemens de l'antique memoire,
Et de ce lieu la renaiſſante gloire.
Rome, qui ſceus tout le monde donter,
Tu le peulx bien encores ſurmonter,
Par le moyen des armes Cypriennes,
Et regaigner tes palmes anciennes.
Deſormais donc à mon col ſoit permis
Ietter le ioug, ou ie l'auois ſoubmis,
Et deſormais retourne la franchiſe
De pere en filz à noſtre ſang acquiſe:
Franchiſe las, que fort mal i'entendy
Lors qu'en ce lieu ſerue ie me rendy,
Mais qui fera deſormais ſa demeure
Auecques moy, iuſq' à tant que ie meure.
Deuotes ſœurs, qui eſtes ſur la fleur
De uoz beaux ans, ie plains uoſtre malheur,
Ie plains le ſoing, qui uous ronge ſans ceſſe,

Ie plains le temps, ie plains uoſtre ieuneſſe.
Las uous ſeichez, & les flambeaux ardens
De uoz deſirs uous bruſlent au dedans,
Comme du blé les foreſts iauniſſantes
Ardent parmy les flammes rauiſſantes.
Comme le feu en la fournaiſe eſtreint
Va forcenant, le uoſtre ainſi contraint
Secrettement uous ard iuſq' aux mouëlles,
Et en bruſlant acquiert forces nouuelles.
Vous languiſſez, & uoyant tout au tour
Voz corps ſerrez d'un effroyable tour,
Vous efforcez, auecques mains craintiues,
Rompre les laqs, qui uous tiennent captiues.
Ainſi l'oyſeau en la cage enfermé
Recherche en uain ſon bois accouſtumé,
Ainſi en uain la beſte priſonniere
Veult retourner en ſa uieille teſniere,
Et uous ainſi uoulez ſortir de là:
Mais les deſtins ſ'oppoſent à cela,
Vous enſerrant plus fort que la noire onde,
Qui court là bas en neuf tours uagabonde.
Peu à peu donc uoz corps ſe bruſleront,
Et tous ſeichez en cendres tumberont:
Mais quant à moy, libre ie m'en deporte,
Et de bonne heure éloingne uoſtre porte.
Adieu uerroux, adieu portaulx ferrez,
Les petits trous des huis touſiours ſerrez,
Les lieux deuots, les chambrettes petites,

L'enroué ſon des chanſons tant redittes,
Le long ſilence, & le tumbeau des corps
Deuant leur mort mis au nombre des morts,
Les ueufues nuicts, & l'aiguillon qui touche
Les tendres cueurs en leur deſerte couche.
Cherchez, cherchez qui d'un teinct palliſſant
Trompe l'ardeur de ſon feu languiſſant:
Ou qui par art un mary ſe façonne,
Et ſon plaiſir elle meſme ſe donne:
Ou qui ſi fort l'imagine en ueillant,
Qu'ell' le reſente encor' en ſommeillant:
Ou qui auec quelque compaigne ſienne
Voyſe imitant la docte Lesbienne.
Ie ne ueulx plus nature deceuoir
Par ce qu'on peult en dormant conceuoir,
Ie ne ueulx plus d'un Dæmon eſtre femme,
Ie ne ueulx plus contr' imiter la flamme
De ces Iuments, qui pleines bien ſouuent
Pour leur mary n'ont autre que le uent,
Quand le printemps (miracle de l'Eſpagne)
Les époinçonne à trauers la campagne.
Ie laiſſe là ces plaiſirs contrefaicts,
Ie ueulx ſentir les naturelz effects,
Et m'en retourne aux tentes plus heureuſes
Gaigner la ſolde aux guerres amoureuſes.
Et quant à uous, armes de chaſteté,
Habits teſmoings de noſtre honneſteté,
Le uermoulu, & les taignes encore,

Et le reclus desormais uous deuore,
Ie uous delaisse, & promets ne sentir
D'or'enauant un autre repentir.

LA VIEILLE COVRTISANNE.

Bien que du mal duquel ie suis atteinte,
Soit desormais tardiue la complainte,
Et qu'on ne doiue imputer à raison
Le repentir qui uient hors de saison:
Si me plaindray-ie, & de mon inconstance
Renouuelant la uieille repentance,
(Quoy que promis i'eusse de ne sentir
D'or'enauant un autre repentir)
M'efforceray de soulager ma peine
Par les souspirs d'une complainte uaine.
Peut estre encor que de mon souspirer
Quelqu'un pourra quelque profit tirer,
Et que mon mal, si bien on le contemple,
Aux moins rusez pourra seruir d'exemple:
Recompensant par ce nouueau bienfait,
Si mieux ne puis, mon antique forfait.
Donques à fin de mieux faire cognoistre
Tout mon malheur: uenant mon age à croistre
Plus que mon sens, sur les douze ou treize ans,
Estant nourrie aux delices plaisans,
Que peult gouster une fille legere
Dessoubs la main d'une impudique mere,

Pour ne laisser dessus l'arbre uieillir
Ma belle fleur, ie la laissay cueillir,
Non à quelqu'un dont on deust faire compte,
Et dont l'honneur peust amoindrir ma honte,
Mais à un serf: un serf eut ce bon heur,
De triompher de mon premier honneur,
Secrettement: car ma mere discrette
Sceut bien tenir l'entreprinse secrette.
Bien tost apres ie uins entre les mains
De deux ou trois gentilz hommes Romains,
Desquelz ie fus aussi uierge rendue,
Comme i'auoye pour uierge esté uendue:
De main en main ie fus mise en auant
A cinq ou six, uierge comme deuant.
Depuis suyuant une meilleure uoye,
D'un grand prelat ie fus faicte la proye,
Qui cherement ma ieunesse achepta,
Comme pucelle: & si bien me traitta,
Que ie deuins, uoire en bien peu d'espace,
Belle, en bon poinct, & de meilleure grace.
Deslors i'apprins à chanter & baller,
Toucher le luth, & proprement parler,
Vestir mon corps d'accoustrement propice,
Et embellir mon teinct par artifice:
Bref i'apprins lors soubs bons enseignemens,
De mon sçauoir les premiers rudimens:
Car le prelat, duquel i'estoy l'amie,
Voire duquel i'estoy l'ame demie,

Le cueur, le tout n'auoit autre plaiſir,
Que ſatisfaire à mon ieune deſir.
Deux ou trois ans me dura ceſte uie,
Iuſques à tant qu'il me priſt une enuie
De la changer: comme on uoid bien ſouuent
Trop grand plaiſir ſe conuertir en uent,
Et pour ne uoir choſe qui luy deſplaiſe
L'eſprit humain ſe faſcher de ſon aiſe.
O combien mal conuient la maieſté
Auec l'amour! rien que la liberté
Ne me failloit: mais defaillant icelle,
Me defailloit toute choſe auec elle.
Ny les faueurs, ny les bons traittemens,
Chaiſnes, anneaux, & riches ueſtemens,
De cent ualets me uoir eſtre honoree,
Et du ſeigneur à peu pres adoree,
Eſtre nourrie en repos ocieux:
Bref s'il y a choſe qui plaiſe mieux,
Quoy que lon feiſt ou diſt pour me complaire,
Rien ne pouuoit mon eſprit ſatisfaire.
La liberté de pouuoir deuiſer,
D'aller en maſque, & de ſe déguiſer,
Siffler de nuict par une ialouſie,
Faire l'amour, uiure à ſa fantaſie,
Sans eſprouuer la faſcheuſe priſon
De ne pouuoir ſortir de la maiſon
Sans un ualet, & ſans congé d'un maiſtre
N'oſer monſtrer le nez à la feneſtre:

Ceſeul

Ce ſeul deſir mon eſprit chatouilloit,
Ce ſeul ennuy mon repos trauailloit,
Et peu à peu d'une lente triſteſſe
Décoloroit la fleur de ma ieuneſſe.
Ce que uoyant celuy que ie ſeruoy
Pour ſe deſfaire honneſtement de moy,
Feit par ſoubs main braſſer un mariage,
Non ſans uanter mes biens & mon lignage,
Ma bonne grace, & mon honneſteté,
Et par ſur tout ma grande chaſteté.
A ces appas ſe uint prendre un ieune homme,
Qui peu rusé aux fineſſes de Romme,
Se tint heureux d'auoir tel bien trouué:
Mais quand il eut à ſa honte eſprouué
Ce que i'eſtoy, premierement il uſe
De grans rigueurs: puis d'une plus grand' ruſe,
Diſſimulant ſon courage odieux
Par beau parler, & par careſſe d'yeux,
Ores priant, ores d'une autre grace
A la priere adiouſtant la menace,
En peu de temps ſe gouuerna ſi bien,
Qu'il ſe feit maiſtre & du ſien, & du mien.
Robbes, ioyaux, meubles, & autres choſes
Plus cherement en mes coffres encloſes,
Argent contant, argent à intereſt,
Tout fut leué ſoubs umbre d'un acqueſt.
Finablement ſe dreſſant un uoyage,
Mon bon eſpoux ſe met en equipage,

Se part de Rome, & ſans parler à moy,
S'en alla rendre au ſeruice du Roy:
Ou il mourut, & depuis n'ouy onques
Parler de luy. En ce bel eſtat donques
Ie demeuray, ſans faueur ne ſupport,
Car mon Prelat, de malheur, eſtoit mort:
Et ne m'eſtoit de toute ma richeſſe
Rien demeuré qu'un petit de ieuneſſe.
Donques m'aydant de moymeſme au beſoing,
Et reiettant toute uergongne au loing,
I'ouure boutique, & faicte plus ſçauante,
Vous metz ſi bien ma marchandiſe en uente,
Subtilement affinant les plus fins,
Qu'en peu de temps fameuſe ie deuins.
Lors me uoyant par Rome aſſez cogneue,
Pour n'eſtre en rend deſgaldrine tenue,
De deux ou trois à poſte ie me mis,
Leſquelz eſtoient mes plus fermes amis:
Et tous les mois me donnoient pour ſalaire
Vn chacun d'eux trente eſcus d'ordinaire.
Ie laiſſe icy à diſcourir comment,
Ie me ſçauois gouuerner dextrement
Auecques eulx, à l'un faiſant careſſe,
A l'autre uſant de plus grande rudeſſe,
Selon que d'eux ie cognoiſſois le cueur
Se manier par doulceur ou rigueur:
N'oubliant pas ceſte commune ruſe,
De contenter de quelque maigre excuſe,

Landesbibliothek Oldenburg

Le mal-content : & ſans aymer aucun,
Donner à tous le martel en commun.
Par ce moyen chacun ſe penſant eſtre
Plus fauorit, pour demeurer le maiſtre,
Comme à l'enuy, par preſens achettoit
Ce qu'auoit moins à qui plus il couſtoit.
C'eſtoit le bon, quand pour donner licence
A l'un des trois, les deux faiſoient inſtance :
Comme il auient, que pour chaſſer un tiers,
Les autres deux ſ'accordent uoluntiers.
Lors ie diſois, ou que ſa laide face,
Son poil rouſſeau, ou ſa mauuaiſe grace,
Plus que la mort me faſchoient, toutefois
En le perdant, que ie perdois un mois.
Eux donc ayans de me demander honte
Vne faueur qui ne mettoit à compte,
Se contentoient, pour garder amitié,
D'y ſuppleer chacun pour la moitié.
Ainſi iamais n'amoindriſſoit ma rente,
Et me reſtoit une place uaquante,
Dont ie ſçauois bien faire mon profit.
Aucunefois ie prenois à credit
En leur preſence, ou ſuppoſois des debtes.
Concluſion, i'auois mille receptes,
Pour leur tirer les quatrins de la main :
Ores faignant de me faire nonnain,
Ores parlant de quelque mariage,
Ores de faire à Naples un uoyage,

Ou à Venize, ou en quelque autre lieu,
Et que bien tost ie leur dirois adieu.
Aucunefois ie me faisois enceinte,
Ou me faignois de quelque fieure attainte,
Et ce que peult un artifice tel,
Pour s'encherir, ou pour donner martel.
Voyla comment ie traittois l'amy ferme,
Lequel iamais ne failloit à son terme:
Car les pendents, & les bracelets d'or,
Les scoffions, & les chaisnes encor,
Gants parfumez, robbes & pianelles,
Garnels, bourats, chamarres, caparelles,
Licts de parade, & corames dorez,
Sauons de Naple', & fards bien colorez,
Miroirs, tableaux ou i'estois en peincture,
Masques, banquets, & coches de uecture,
Et s'il y a de consumer le bien
Autres moiens, n'estoient comptez pour rien.
Que diray plus? i'auois mille prattiques:
Car tout cela qui s'achette aux boutiques,
Ne coustoit rien, & mesme le boucher
Le plus souuent estoit payé en chair:
Iusqu'aux faquins (si l'honneur me dispense
De dire ainsi) i'espargnoy la despense:
Car tout l'argent des honnestes amis,
Pour mettre en banque, en reserue estoit mis.
I'auoy de plus quelque nuict la sepmaine,
Qui m'estoit franche: & lors ie mettois peine,

De prattiquer quelque nouuelle amour,
Et ne paſſois inutile un ſeul iour.
A ceſt effect ie tenoy pour fanteſque
Vne ruſee & uieille Romaneſque,
Qui deſcouurant quelque ieune emplumé,
Auant qu'il fuſt de mon faict informé,
Trouuoit moyen de faire l'entrepriſe
Secrettement, & comme bien appriſe,
N'oublioit pas de prendre auant la main,
Diſant comment i'eſtoy de ſang Romain,
Et que i'eſtoy femme d'un gentilhomme,
Lequel pour lors eſtoit banny de Romme,
Voyla comment ie traittoy l'eſtranger:
Mais par ſus tout ie craignoy le danger
Des eſcroqueurs, ne me tenant mocquee,
Si-non alors que i'eſtoy eſcroquee:
Ce qui cauſoit que moins ie m'adreſſois
A l'Eſpagnol, qu'au liberal François,
Doulce, courtoiſe, humaine, quant au reſte:
Mais ce pendant fuyant plus que la peſte,
Ces ieunes gens, leſquels ſans desbourſer,
A tous propos pour beaux ueulent paſſer,
Nous penſant bien payer d'une gambade,
D'une chanſon, d'un luth, ou d'une aubade:
Ce qui nous trompe, & fait que bien ſouuent,
Nous nous trouuons les mains pleines de uent.
I'auois auſſi une ſoingneuſe cure
De n'endurer ſur mon corps une ordure:

De boire peu, de manger ſobrement,
De ſentir bon, me tenir proprement,
Fuſt en public, ou fuſt dedans ma chambre:
Ou l'eau de naffe, & la ciuette, & l'ambre,
Le linge blanc, le pennache euentant,
Et le ſachet de pouldre bien ſentant
Ne manquoient point: ſur tout ie prenoy garde
(Ruſe commune à quiconque ſe farde)
Qu'on ne me peuſt ſurprendre le matin.
Bref tout cela qu'enſeigne l'Aretin,
Ie le ſçauoy: & ſçauoy mettre en œuure
Tous les ſecrets que ſon liure deſcœuure:
Et d'abondant mille tours incognus,
Pour eſueiller la dormante Venus.
I'eſtoy pourtant en mes propos honeſte,
Et ne faiſois à tout le monde feſte,
Legerement careſſant un chacun:
I'auoy pour tous un entretien commun,
Et de façons grauement aſſeurees,
Sçauoy fort bien encherir mes denrees.
De la uertu ie ſçauoy deuiſer,
Et me ſçauoy tellement déguiſer,
Que rien qu'honneur ne ſortoit de ma bouche:
Sage au parler, & follaſtre à la couche.
Auſſi uoid-on qu'un propos uicieux,
Plus que le uice eſt ſouuent odieux:
Et que rien tant que uertu n'eſt aymable,
Ou ce qui eſt à la uertu ſemblable.

Chacun se flatte en son affection,
Ou il cognoist quelque perfection:
Et ne peult bien la Dame estre estimee,
Que lon cognoist indigne d'estre aymee:
Tant la vertu plaist en celles qui l'ont,
Si-non au cueur, pour le moins sur le front.
Par telz moiens i'acquis faueur en Romme,
Et ne se fust estimé galant homme,
Qui n'eust eu bruit de me faire l'amour.
Au demeurant, fust de nuict ou de iour,
Ie ne craignois d'aller sans ma patente,
Car i'estois franche, & de tribut exempte.
Ie n'auois peur d'un gouuerneur fascheux,
D'un Barisel, d'un Sbirre outrageux,
Ny qu'en prison lon retint ma personne
En cour Sauelle, ou bien en tour de Nonne:
N'ayant iamais faulte de la faueur,
D'un Cardinal, ou autre grand seigneur,
Dont on ueoit ma maison frequentee:
Ce qui faisoit que i'estois respectee,
Et que chacun craignoit de me fascher,
Voyant pour moy les plus grands s'empescher.
Six ou sept ans ie feis ce beau mesnage:
Ayant passé le meilleur de mon aage
En ces plaisirs (si plaisir fault nommer
Vn peu de doulx meslé de tant d'amer)
Car quel plaisir, helas, me pouoit estre,
Bien que ie prinsse à dextre & à senestre,

D'auoir ſoubmis mes membres éhontez
A l'appetit de tant de uolontez?
Et d'imiter le uiure d'une beſte,
Pour m'enrichir par un gaing deshonneſte?
Et d'endurer d'un amant furieux
Mille deſdaings, & mots iniurieux?
De ſupporter une aiſelle ſuante,
Vn nez punais, une bouche puante,
Vne ſottiſe, & perdre à tous propos
Pour un martel, & repas & repos?
Outre la peur (geine perpetuelle)
D'une uerolle, ou d'une pellarelle,
Et tout cela dont ſe trouue heritier,
Qui longuement exerce tel meſtier.
Car quant au ſoing ou chacune ſe fonde,
De ſe farder, de ſe faire la blonde,
De ſe friſer, de corriger l'odeur,
Serrer la peau, réchauffer la froideur,
Ie n'en dy rien, pour eſtre telle peine
Commune encor à la dame Romaine.
O bien heureuſe & trois & quatrefois,
Qui n'eſt ſuiette à ſi penibles loix.
Ce fut pourquoy une ſepmaine ſaincte,
Eſtant pour lors ma conſcience attainte
D'un ſainct remors, que quelque bon dæmon,
Me feit ſentir au milieu d'un ſermon,
Sans y penſer ſoudain ie me diſpoſe
Faire de moy une metamorphoſe:

Et de

Et de changer mon lascif uestement,
En un deuot & sainct accoustrement.
Ce que ie fis: & deuins conuertie,
Donnant deslors une grande partie
De mes tresors à la religion:
Ou tost apres changeant dopinion,
Ie me trouuay à mal party rangee,
Et plus d'habit que de uouloir changee.
Donc inhabile au seruice de Dieu,
I'abandonnay de bonne heure le lieu:
Et retournant d'ou ie m'estoy partie,
Me repenty de m'estre repentie.
Ainsi tournee à mon premier mestier,
Pour regaigner tout cela qu'au monstier
I'auoy laissé, i'ouure l'escolle au uice,
Et commençay d'un plus grand artifice
Qu'au parauant, à dresser mes appas,
Et retenter les amoureux combats,
Ou ie r'acquis d'un utile dommage,
Tout le perdu, & beaucoup d'auantage.
Adonc ie uins en reputation:
Et prins deslors telle presumption,
De grands seigneurs me uoyant courtisee,
Que mon mespris me rendit mespriſee,
Ie tais icy pour mon premier bon heur,
Du trente & un le fameux deshonneur.
Et supposé au lieu d'un gentilhomme
Dedans mon lict l'executeur de Romme:

Qui ce plaisir deuant cent & cent yeux
Recompensa du fouët iniurieux.
Ie tais encor la uerolle gouteuse,
La denterelle, & pellade honteuse,
Et mon uisage en tant de lieux frizé,
Que mille fards ne l'eussent deguisé.
I'auois pourtant encor bonne prattique,
Et pour cela ne fermay la boutique:
Car le renom de mon credit passé,
Et les tresors que i'auois amassé,
M'entretenoient: & puis ma bonne grace
Recompensoit d'une si braue audace
Ce que les ans de beau m'auoient osté,
Que mon automne on prenoit pour esté.
I'auois au lict cent mille gaillardises,
Mille bons mots, & mille mignardises:
De bien baller on me donnoit le pris,
I'auoy du luth moyennement appris,
Et quelque peu entendoy la musique:
Quant à la uoix, ie l'auois angelique,
Et ne se fust nul autre peu uanter,
De sçauoir mieulx le Petrarque chanter.
Au demeurant, i'auoy la main diuine,
Fust sur la toile, ou fust sur l'estamine:
Et uoluntiers y emploioy le temps,
Quand ie n'auoy un meilleur passetemps.
Aucunefois en accoustrement d'homme,
Ie passageoy pompeusement par Romme

Sur un cheual de meſme enharnaché,
Et le pennache à la guelphe attaché,
Ne me monſtrois moins ſuperbe & uaillante,
Qu'une Marphiſe, ou une Bradamante.
Bref ie ſçauoy de toute choſe un peu,
Et n'eſtoy pas ignorante du ieu,
Fuſt aux eſchets, ou fuſt à la premiere:
Ou ie n'eſtois de perdre couſtumiere,
Iouant touſiours à moitié pour celuy,
Qui ne prenoit que la perte pour luy.
Aucunefois n'eſtant de la partie,
I'eſtoy ſi bien de mon faict aduertie,
Qu'autant de fois qu'une reſte on gaignoit,
Autant de fois la manche on me donnoit.
Aucunefois ne m'eſtant aggreable
Quelque ioyau, d'une uſure honorable
A cinq ou ſix ie le faiſois payer,
Et leur baillois à la raſle à iouer.
Voyla comment par cent moyens honneſtes,
Ie recueillois la laine de mes beſtes:
Donc ie tondois les unes quelquefois,
Et quelquefois les autres eſcorchois:
Vſant par tout de ſi grand artifice,
Que ſans monſtrer un ſeul poinct d'auarice,
Ceux-la dont plus de preſens i'auoy pris,
Se reputoient eſtre plus fauoris.
Ma maiſon donc, moins que iamais deſerte,
Eſtoit quaſi comme une eſcolle ouuerte

D'honnesteté, ou il falloit uenir,
Pour bien sçauoir Dames entretenir.
Là se disoient mille bons mots pour rire,
Là les plus sots s'efforçoient de mieux dire,
Comme à l'enuy, & là soir & matin
Se rapportoit toute chose au butin.
S'il se faisoit quelque assemblee honneste,
Quoy que ce fust i'estoy tousiours de feste:
Et n'eust esté le banquet bien fourny,
Qui de telz metz eust esté dégarny.
Ie me trouuois de ducats plusieurs milles,
Qui ne m'estoient en un coffre inutiles:
I'auois meublé une belle maison,
Et richement, & selon la saison:
Et sur la porte auois mis pour deuise,
La pluye d'or de la fille d'Acrise:
Voulant par là honnestement monstrer,
Que par l'or seul on y pouuoit entrer.
Heureuse, las, heureuse & trop heureuse,
Si Cupidon de sa torche amoureuse,
Pour chastier cent mille indignitez
De tant d'amans, que i'auois mal traittez,
N'eust allumé dans mes froides mouëlles
Le feu uengeur de ses flammes cruelles:
Me contraignant d'aymer plus que mes yeux,
Plus que mon cueur, un ieune audacieux,
Qui d'autant plus que d'une humble caresse
Ie m'efforçois d'amollir sa rudesse:

Landesbibliothek Oldenburg

Plus me fuyoit, & se paissoit, cruel,
De mon torment & pleur continuel.
Las quantes fois ialousement malade,
Courant par tout, ainsi qu'une Menade,
Ay-ie suiuy sans crainte du mocqueur
Cest inhumain, qui m'emportoit le cueur!
Las quantes fois, en lieu d'estre endormie,
Le pensant estre es bras d'une autre amie,
Nuds pieds, nud chef, au temps des longues nuicts,
Ay-ie rompu & fenestres & huys,
Iniuriant de mille outrages celle,
Qui receloit mon ennemy chez elle!
Las quantes fois suis-ie allee au deuin,
Et quantes fois aux sorcieres, à fin
De retenir par lyens & par charmes
Cest obstiné uainqueur de telles armes!
Le poil au chef me herisse d'horreur,
Me souuenant de ce que la fureur
Me faisoit faire: ores d'un cimetére,
Tirant de nuict quelque umbre solitére,
Ores au ciel la Lune ensanglantant,
Ores le cours des fleuues arrestant.
Les uers sacrez, les celestes augures,
Les poincts couplez, les magiques figures,
Les saincts fuseaux, les noms ensorcelez,
Les os des morts, & les lauriers bruslez:
Ce que du front des poulains on attire,
Les yeux de loup, les images de cire,

Les nœuds charmez, & le nombre de trois,
Auec le mal, qu'on appelle des mois:
Bref, tout cela que peult telle science,
(Et tout en uain) i'en feis l'experience.
Ce n'eſt pas tout. les preſens amoureux,
Et tout le bien, que mes ans plus heureux
M'auoient acquis auec peine infinie,
Vignes, maiſons, argent à compagnie,
En moins d'un an tout cela fut uendu,
Et en banquets & preſens deſpendu
Pour ceſt ingrat, ingrat, ingratiſsime,
Lequel tenoit de mes penſers la cyme,
Puis me planta, uoyant tout conſumé
Ce qu'il auoit tant ſeulement aymé.
Et puis uoicy, pour m'acheuer de peindre,
Celle que plus les Dames doiuent craindre,
Sur un baſton marchant à pas comptez,
Dame Vieilleſſe aux cheueux argentez:
Qui rauiſſant d'une main larronneſſe
Ce qui reſtoit encor de ma ieuneſſe,
Ne m'a laiſsé que la grauelle aux reins,
La goutte aux pieds, & les galles aux mains,
La toux aux flancs, la micraine à la teſte,
Et à l'oreille une ſourde tempeſte.
De ce beau chef tout l'honneur eſt eſteinct,
Ce beau uiſage a changé ſon beau teinct
En teinct de mort: & ceſte bouche bleſme,
Deſſus ſes bords a peincte la mort meſme.

Landesbibliothek Oldenburg

Ces deux beaux yeux, iadis flambeaux d'amour,
Se sont cachez de peur de uoir le iour,
Et pour pleurer leurs fautes, & mes peines,
Sont de flambeaux conuertis en fonteines.
Ie ne puis plus ny sentir, ny gouster,
Plus ne me plaist les doulx sons escouter,
Le sens me fault, & l'esprit qui me laisse,
Plus que le corps se sent de la uieillesse.
I'ay oublié tout cela qu'autrefois
I'auoy apprins du luth & de la uoix,
I'ay oublié tous mes bons mots pour rire,
Ie ne sçay plus que me plaindre & mesdire,
Ie ne sçay plus que tousser & cracher,
Fascher autruy, & d'autruy me fascher.
Quant au mestier dont il fault que ie uiue,
C'est de filer, ou lauer la lessiue,
Faire traffiq' de quelques uieux drappeaux,
Composer fards, contrefaire des eaux,
Vendre des fruicts, des herbes, des chandelles
Aux iours de feste, & crier les chambelles.
Voyla l'estat ou ie gaigne mon pain,
Pour ma uieillesse armer contre la faim,
Et pour payer une chambre locande,
Ce qui est or' ma despense plus grande.
Au demeurant ie ne discours icy
Par le menu le chagrin, le soucy,
Et le soubson, que la uieillesse cache
Dedans son sein: le mal qui plus me fasche,

Et qui me faict cent fois le iour perir,
C'eſt de uouloir, & ne pouuoir mourir.
O que ie ſuis differente de celle
Que i'eſtois lors, quand ieune, riche & belle,
Vn eſcadron i'auoy de tous coſtez
De courtiſans pompeuſement montez,
M'accompaignans ainſi qu'une princeſſe,
Fuſt au matin, quand i'alois à la meſſe,
Ou fuſt au ſoir, alors qu'il me plaiſoit
De me trouuer ou le bal ſe faiſoit!
Las maintenant un chacun me deſdaigne,
Et ſeulement pauureté m'accompaigne:
Ceux que iadis deſdaigner ie ſouloy,
M'appellent uieille, & ſe mocquent de moy:
Et ceux dont plus i'eſtoy fauoriſee,
Sifflent ſur moy d'une longue riſee:
Se uergongnans de m'auoir uoulu bien,
Pour rien en moy ne cognoiſtre du mien.
Iuſques icy a couru ma fortune,
Selon le temps aduerſe, ou opportune.
Mais, ô chetiue! encor n'eſt-ce le poinct,
Qui plus au uif le courage me poingt:
Le ſeul obiect de ma complainte amere
C'eſt, c'eſt l'ennuy de me uoir pauure, & mere,
Non d'un qui ſoit d'aage pour ſe nourrir,
Ou qui me puiſſe au beſoing ſecourir,
Mais d'une fille encor ieune & debile,
Qui ſur les bras m'eſt en charge inutile,

Et ſera,

Et ſera, las, ſi ceſt aſtre inhumain
Regne long temps ſus le climat Romain.
I'ay ueu Leon, delices de ſon aage,
I'ay ueu Clement de ce meſme lignage,
I'ay ueu encor ce bon Paule ancien,
Premier honneur du ſang Farneſien:
Apres ceſtuy i'ay ueu Iules troiſieme,
Ores ie uoy le grand Paule quatrieme.
De tous ceux-là ie me doy contenter:
De ceſtui-cy ie me ueulx lamenter,
Pour auoir mis d'une loy rigoureuſe
Deſſoubs les pieds la franchiſe amoureuſe,
Aboliſſant d'un edict defendeur
Ce qui eſtoit de Rome la grandeur.
Car ſi de ceux que Rome plus honore,
De courtiſans, & des autres encore
On ueult ainſi les plaiſirs limiter,
Quelz eſtrangers y uiendront habiter?
Tous ſ'en fuiront, ou pour dernier remede
Exerceront l'amour de Ganymede,
Ou ſans cela ne ſont que trop appris
Ceux qui ont loy de n'eſtre point repris.
O temps! ô meurs! ô malheureuſe annee!
O triſte regne! ô Rome infortunee!
N'eſtoit-ce aſſez, que le diſcord mutin
T'euſt fait du monde un publique butin,
Et d'auoir ueu ſur ta riue Latine
Si longuement la guerre & la famine,

Si malheureuſe encor tu ne perdois
La liberté : liberté, que tu dois
Plus regretter, que tes palais antiques,
Dont nous uoyons les poudreuſes reliques.
Fille qui m'es plus chere que mes yeux,
Helas pourquoy t'ont fait naiſtre les cieux
Soubs un tel ſiecle? ou pourquoy ſi durable
Ay-ie ueſcu, pour te uoir miſerable?
Helas fault-il que ce beau chef doré,
Ces deux beaux yeux, ce pourpre coloré,
Ce front, ce nez, ceſte bouche diuine,
Et ce beau corps, qui des dieux eſtoit digne,
Soit le butin non point d'un courtiſan,
Mais d'un faquin, ou d'un pauure artiſan?
Pour cela donc d'une main ſi ſoigneuſe,
T'ay-ie eſleuee? ô fille malheureuſe,
Si tu deuois par telle indignité
Perdre la fleur de ta virginité.
Eſtoit-ce là ceſte belle ieuneſſe,
Dont ie faiſois mon baſton de uieilleſſe?
Eſtoit-ce ainſi que mes trauaulx paſſez
Deuoient un iour eſtre recompenſez?
O ciel cruel, eſtoilles coniurees,
N'auois-ie aſſez de peines endurees,
Si en ma fille, en ceſt aage ou ie ſuis,
Ie ne uoyois renaiſtre mes ennuis?
Ie n'en puis plus, & mes pleurs qui ſ'eſpandent,
A grands ruiſſeaux, le parler me defendent:

Donques priant ceux là qui me liront,
Et de mes pleurs (peult-eſtre) ſe riront,
De m'excuſer, ſi par trop de langage
(Vice commun à celles de mon aage)
I'ay diſcouru & mon mal, & mon bien,
Ie feray fin: que peuſſe-ie auſſi bien,
Pour n'eſtre plus à ces maulx aſſeruie,
Comme à mes pleurs, mettre fin à ma uie.

METAMORPHOSE D'VNE ROSE.

COMME ſur l'arbre ſec la ueufue tourterelle
Regrette ſes amours d'une triſte querelle,
Ainſi de mon mary le treſpas gemiſſant,
En pleurs ie conſumois mon aage languiſſant,
Quand pour chaſſer de moy ceſte triſteſſe encloſe,
Mon deſtin conſentit que ie deuinſſe Roſe,
Qui d'un poignant hallier ſe heriſſe à l'entour,
Pour faire reſiſtance aux aſſaults de l'Amour.
Ie ſuis, comme i'eſtois, d'odeur naïue & franche,
Mes bras ſont transformez en épineuſe branche,
Mes piedz en tige uerd, & tout le demeurant
De mon corps eſt changé en Roſier bien fleurant.
Les plis de mon habit ſont écailleuſes poinctes,
Qui en rondeur égalle autour de moy ſont ioinctes:
Et ce qui entr'ouuert monſtre un peu de rougeur,
Imite de mon ris la premiere doulceur.
Mes cheueulx ſont changez en fueilles qui uerdoyent,

Et ces petits rayons qui uiuement flamboyent.
Au centre de ma Rose, imitent de mes yeux
Les feuz iadis égaulx à deux flammes des cieux.
La beauté de mon teinct, à l'Aurore pareille,
N'a du sang de Venus pris sa couleur uermeille,
Mais de ceste rougeur, que la pudicité
Imprime sur le front de la virginité.
Les graces, dont le ciel m'auoit fauorisee,
Or' que Rose ie suis, me seruent de rosee:
Et l'honneur qui en moy a fleury si long temps,
S'y garde encor' entier d'un eternel printemps.
La plus longue fresche ur des roses est bornee
Par le cours naturel d'une seule iournee:
Mais ceste gayeté qu'on uoit en moy fleurir,
Par l'iniure du temps ne pourra deperir.
A nul ie ne defends ny l'odeur, ny la ueuë,
Mais si quelque indiscret uouloit à l'impourueuë
S'en approcher trop pres, il ne s'en iroit point
Sans esprouuer comment ma chaste rigueur poingt.
Que nul n'espere donc de rauir ceste Rose,
Puis qu'au iardin d'honneur ell' est si bien enclose:
Ou plus soigneusement elle est gardee encor',
Que du Dragon ueillant n'estoient les pommes d'or.
Celuy qui la uertu a choisy pour sa guide,
Ce sera celuy seul qui en sera l'Alcide:
A luy seul i'ouuriray la porte du uerger,
Ou heureux il pourra me cueillir sans danger.
Qu'autrement on n'espere en mon cueur faire bréche:

Car ie ne crains Amour, ny ſon arc, ny ſa fléche:
I'eſteins, comme il me plaiſt, ſon brandon furieux,
Les ailes ie luy couppe, & débende les yeux.

HYMNE DE LA SVRDITE,
A PIERRE DE RONSARD VANDOMOIS.

IE ne ſuis pas, Ronſard, ſi pauure de raiſon,
De uouloir faire à toy de moy comparaiſon,
A toy, qui ne ſeroit un moindre ſacrilege,
Qu'aux Muſes comparer des Pies le college,
A Minerue Aracné, Marsye au Delien,
Ou à noſtre grand Prince vn prince Italien.
Bien ay-ie, comme toy, ſuiuy des mon enfance,
Ce qui m'a plus acquis d'honneur que de cheuance:
Ceſte ſaincte fureur, qui pour ſuyure tes pas,
M'a touſiours tenu loing du populaire bas,
Loing de l'ambition, & loing de l'auarice,
Et loing d'oyſiueté, des uices la nourrice,
Auſſi peu familiere aux ſoldats de Pallas
Comme ell' eſt domeſtique aux preſtres & prelats.
Au reſte, quoy que ceulx, qui trop me fauoriſent,
Au pair de tes chanſons les miennes authoriſent,
Diſant, comme tu ſçais, pour me mettre en auant,
Que l'un eſt plus facile, & l'autre plus ſçauant,

Si ma facilité ſemble auoir quelque grace,
Si ne ſuis-ie pourtant enflé de telle audace,
De la contrepeſer auec ta grauité,
Qui ſçait à la doulceur meſler l'utilité.
Tout ce que i'ay de bon, tout ce qu'en moy ie priſe,
C'eſt d'eſtre, comme toy, ſans fraude, & ſans feintiſe,
D'eſtre bon compaignon, d'eſtre à la bonne foy,
Et d'eſtre, mon Ronſard, demy-ſourd, comme toy:
Demy-ſourd, ô quel heur! pleuſt aux bõs Dieux que i'euſſe
Ce bon heur ſi entier, que du tout ie le feuſſe.
Ie ne ſuis pas de ceux, qui d'un uers triomphant
Déguiſent une mouche en forme d'Elephant,
Et qui de leurs cerueaux couchent à toute reſte,
Pour louer la folie, ou pour louer la peſte:
Mais ſans changer la blanche à la noire couleur,
Et ſoubs nom de plaiſir déguiſer ſa douleur,
Ie diray, qu'eſtre ſourd (à qui la difference
Sçait du bien, & du mal) n'eſt mal qu'en apparence.
Nature aux animaulx a cinq cens ordonnez,
Le gouſter, le toucher, l'œil, l'oreille, & le nez,
Sans leſquelz noſtre corps ſeroit un corps de marbre,
Vne roche, une ſouche, ou le tronc d'un uieil arbre.
Ie laiſſe à diſcourir au iugement commun
L'uſage, & difference, & uertu d'un chacun,
Leſquelz, pour preſider en la part plus inſigne,
Sont de plus grand ſeruice, & qualité plus digne:
Comme l'œil, le ſentir, & ce nerf ſinueux,
Qui par le labyrinth' d'un chemin tortueux

Le ſon de l'air frappé conduit en la partie,
Qui diſcourt ſur cela, dont elle eſt auertie:
Le pertuis de l'ouye, & les trois petits os,
Qui ſont à ceſt effect en noz temples enclos:
De quel ſage artifice, & neceſſaire uſage
La nature a baſty ce petit cartilage,
Qui de l'oreille eſtant le fidele portier,
Droit ſur le petit trou du cauerneux ſentier
Bat eternellement, ſi d'une humeur épeſſe,
Qui pour ſa grand' froideur reſouldre ne ſe laiſſe,
Son bat continuel ne ſe treuue arreſté,
D'ou uient ce faſcheux mal, qu'on nomme Surdité:
Faſcheux à l'ignorant, qui ne ſe fortifie
Des diuines raiſons de la philoſophie.
Ie ne ueux eſtre icy de la ſecte de ceux,
Qui diſent n'eſtre mal, tant ſoit-il angoiſſeux,
Fors celuy, dont noſtre ame eſt atteincte & ſaiſie,
Et que tout autre mal n'eſt que par fantaiſie.
Combien que le né ſourd, & par tel uice exclus
Du ſens, qu'on dict acquis, ne ſ'en faſche non plus
(Comme lon peult iuger) que d'eſtre né ſans ailes,
Ou n'égaller au cours les beſtes plus iſnelles,
En force les taureaux, les poiſſons au nager,
Ou de ne ſe pouuoir, comme un Demon, changer:
D'autant que le regret uient de la cognoiſſance
Du bien, du quel on a perdu la iouiſſance,
Et qu'on ne doit aucun eſtimer malheureux
Pour ne iouir du bien, dont il n'eſt deſireux,

Landesbibliothek Oldenburg

Non plus qu'eſt un cheual, ou autre beſte telle,
Pour n'auoir, comme nous, la raiſon naturelle.
Si eſt-ce toutefois que pour l'homme eſtre né
Vn animal docile, auquel eſt ordonné
Contre le naturel de chacune autre beſte,
D'eſleuer, plus diuin, aux eſtoilles ſa teſte:
Si par eſtre né ſourd, il ne peult conceuoir
Rien plus hault, que cela que ſes yeux peuuent uoir,
Sans cognoiſtre celuy qui homme l'a faict naiſtre,
Malheureux ie l'eſtime, or' qu'il ne le penſe eſtre:
Auſsi bien que lon dict (& nous tenons ce poinct)
N'eſtre plus grand malheur, que cil de n'eſtre point.
Mais ceſtuy-là, Ronſard, qui n'eſt ſourd de nature,
Ains l'eſt par accident, ſ'il a par nourriture
Quelque ſçauoir acquis, c'eſt un ſourd animal,
Priué d'un peu de bien, & de beaucoup de mal.
Car tout le bien, qu'on peult receuoir par l'oreille,
Procede ou d'un doulx ſon, qui noſtre eſprit réueille,
Ou d'un plaiſant propos, dont noſtre entendement
Reçoit en l'eſcoutant quelque contentement.
Or celuy, qui eſt ſourd, ſi tel default luy nie
Le plaiſir qui prouient d'une doulce armonie,
Auſsi eſt il priué de ſentir maintefois
L'ennuy d'un faulx accord, une mauuaiſe uoix,
Vn faſcheux inſtrument, un bruit, une tempeſte,
Vne cloche, une forge, un rompement de teſte,
Le bruit d'une charrette, & la doulce chanſon
D'un aſne, qui ſe plaingt en effroyable ſon.

Et ſil

Et s'il ne peult gouster le plaisir delectable,
Qu'on a d'un bon propos qui se tient à la table,
Aussi n'est il subiect à l'importun caquet
D'un indocte prescheur, ou d'un fascheux parquet:
Au babil d'une femme, au long prosne d'un prestre,
Au gronder d'un uallet, aux iniures d'un maistre,
Au causer d'un bouffon, aux broquars d'une court,
Qui font cent fois le iour desirer d'estre sourd.
Mais il est mal uenu entre les damoizelles:
O bien heureux celuy qui n'a que faire d'elles,
Ny de leur entretien! car si de leurs bons mots
Il n'est participant, par faulte de propos,
Il ne s'estonne aussi, & ne se mord la langue,
Rougissant d'auoir fait quelque sotte harangue.
Mais il est soubsonneux, & tousiours dans son cueur
Se fait croire qu'il sert d'argument au moqueur:
Il ne le doit penser, s'il se pense habile homme,
Ains pour tel qu'il se croid, doit croire qu'on le nomme.
Mais il n'est appellé au conseil des Seigneurs:
O que cher bien souuent s'achetent telz honneurs
De ceulx qui telz secrets dans leurs oreilles portent,
Quand par legereté de la bouche ilz leur sortent!
Mais il est taciturne: ô bien heureux celuy,
A qui le trop parler ne porte point d'ennuy,
Et qui a liberté de se taire à son aise,
Sans que son long silence à personne déplaise!
Le parler toutefois entretient les amis,
Et nous est de nature à ceste effect permis:

Et ne peult-on pas bien à ses amis escrire,
Voire mieulx à propos, ce qu'on ne leur peult dire?
Si est-ce un grand plaisir, dira quelque causeur,
D'entendre les discours de quelque beau diseur.
Mais il est trop plus grand de uoir quelque beau liure,
Ou lors que nostre esprit du corps franc & deliure,
Voyage hors de nous, & nous fait uoir sans yeux
Les causes de nature, & les secrets des cieux:
Pour ausquelz penetrer, un philosophe sage
Voulut perdre des yeux le necessaire usage,
Pour ne uoir rien qui peust son cerueau departir:
Et qui plus que le bruit peult l'esprit diuertir?
La Surdité, Ronsard, seule t'a fait retraire
Des plaisirs de la court, & du bas populaire,
Pour suyure par un trac encores non battu
Ce penible sentier qui meine à la uertu.
Elle seule a tissu l'immortelle couronne
Du Myrte Paphien, qui ton chef enuironne:
Tu luy dois ton laurier, & la France luy doit
Qu'elle peult desormais se uanter à bon droit
D'un Horace, & Pindare, & d'un Homere encore,
S'elle uoid ton Francus, ton Francus qu'elle adore
Pour ton nom seulement, & le bruit qui en court:
Dois-tu donques, Ronsard, te plaindre d'estre sourd?
O que tu es heureux, quand le long d'une riue,
Ou bien loing dans un bois à la perruque uiue,
Tu uas, un liure au poing, meditant les doulx sons,
Dont tu sçais animer tes diuines chansons,

Sans que l'abboy d'un chien, ou le cry d'une beſte,
Ou le bruit d'un torrent t'élourdiſſe la teſte.
Quand ce doulx aiguillon ſi doulcement te poingt,
Ie croy, qu'alors, Ronſard, tu ne ſouhaites point
Ny le chant d'un oyſeau, ny l'eau d'une montaigne,
Ayant auecques toy la Surdité compaigne,
Qui fait faire ſilence, & garde que le bruit
Ne te uienne empeſcher de ton aiſe le fruict.
Mais eſt il harmonie en ce monde pareille
A celle qui ſe faict du tintin de l'oreille?
Lors qu'il nous ſemble ouir, non l'horreur d'un torrent,
Ains le ſon argentin d'un ruiſſeau murmurant,
Ou celuy d'un baſsin, quand celuy qui l'eſcoute,
S'endort au bruit de l'eau, qui tumbe goutte à goutte.
On dict qu'il n'eſt accord, tant ſoit melodieux,
Lequel puiſſe égaler la muſique des cieux,
Qui ne ſe laiſſe ouir en ceſte terre baſſe,
D'autant que le fardeau de ceſte lourde maſſe
Hebete noz eſprits, qui par la Surdité
Sont faicts participans de la diuinité.
Regarde donc, Ronſard, ſ'il y a melodie
Si doulce que le bruit d'une oreille eſſourdie,
Et ſi la Surdité par un double bienfait
Ne recompenſe pas le mal, qu'elle nous fait,
En quoy meſmes les Dieux, Déeſſe, elle reſemble,
Qui nous uerſent l'amer, & le doulx tout enſemble.
O que i'ay de regret en la doulce ſaiſon,
Que ie ſoulois regner paiſible en ma maiſon,

Si ſourd, que trois marteaux tumbans ſur une maſſe
De fer eſtincelant, n'euſſent rompu la glace
Qui me bouchoit l'ouyë, heureux ſ'il en fut onc:
Las fuſſe-ie auſſi ſourd, comme i'eſtois adonc!
Le bruit de cent uallets, qui mes flancs enuironnent,
Et qui ſoir & matin à mes oreilles tonnent,
Le deuoir de la court, & l'entretien commun,
Dont il fault gouuerner vn faſcheux importun,
Ne me faſcheroit point. un crediteur moleſte
(Race de gens, Ronſard, à craindre plus que peſte)
Ne troubleroit auſſi l'aiſe de mon repos,
Car, ſourd, ie n'entendrois ne luy, ne ſes propos.
Ie n'orrois du Caſtel la fouldre & le tonnerre,
Ie n'entendrois le bruit de tant de gens de guerre,
Et n'orrois dire mal de ce bon Pere Sainct
Dont ores ſans raiſon toute Rome ſe plaingt
Blaſmant ſa cruauté, & ſa grand' conuoitiſe,
Qui ne craint (diſent-ilz) aux deſpens de l'Egliſe
Enrichir ſes nepueus, & troubler ſans propos
De la Chreſtienté le publique repos.
Ie n'orrois point blaſmer la mauuaiſe conduite
De ceux qui tout le iour trainent une grand' ſuyte,
De braues courtiſans, & pleins de uanité
Voyant les ennemis autour de la cité,
Portent Mars en la bouche, & la crainte dans l'ame:
Ie n'orrois tout cela, & n'orrois donner blaſme
A ceux qui nuict & iour dans leur chambre enfermez
Ayans à gouuerner tant de ſoldats armez,

Font au plus patiens perdre la patience,
Tant ſuperbes ilz ſont, & chiches d'audience.
Ie n'entendrois le cry du peuple lamentant
Qu'on uoiſe ſans propos ſes maiſons abbatant,
Qu'on le laiſſe au danger d'un ſac eſpouentable,
Et qu'on charge ſon doz d'un fais inſupportable.
O bienheureux celuy qui a receu des Dieux
Le don de Surdité! uoire qui n'a point d'yeux,
Pour ne uoir, & n'ouir en ce ſiecle ou nous ſommes
Ce qui doit offenſer & les Dieux, & les hommes.
Ie te ſaluë, ô ſaincte & alme Surdité,
Qui pour throſne, & palais de ta grand' maieſté
T'es caué bien auant ſoubs une roche dure
Vn antre tapiſſé de mouſſe, & de uerdure:
Faiſant d'un fort hallier ſon effroyable tour,
Ou les cheutes du Nil tempeſtent à l'entour.
Là ſe uoid le Silence aſſis à la main dextre
Le doigt deſſus la léure: aſſiſe à la ſeneſtre
Eſt la Melancholie au ſourcil enfonsé:
L'Eſtude tenant l'œil ſur le liure abbaiſſé
Se ſied un peu plus bas: l'Ame imaginatiue,
Les yeux leuez au ciel, ſe tient contemplatiue
Debout deuant ta face: & là dedans le rond
D'un grand miroir d'acier te fait uoir iuſq' au fond
Tout ce qui eſt au ciel, ſur la terre, & ſoubs l'onde,
Et ce qui eſt caché ſoubs la terre profonde:
Le graue iugement dort deſſus ton giron,
Et les Diſcours ailez uolent à l'enuiron.

Donq', ô grand' Surdité, nourrice de ſageſſe,
Nourrice de raiſon, ie te ſupply, Déeſſe,
Pour le loyer d'auoir ton merite uanté,
Et d'auoir à ton loz ce Cantique chanté,
De m'eſtre fauorable, & ſi quelqu'un enrage
De uouloir par enuie à ton nom faire oultrage,
Qu'il puiſſe un iour ſentir ta grande deité,
Pour ſçauoir, comme moy, que c'eſt de Surdité.

EPIGRAMME PASTORAL.

Tityre, Dorilas, & Menalque uenus
De Sicile, de Thebe', & de Smirne: congneus
Des prez, & des coſtaulx, & des loges champeſtres:
Berger, cheurier, bouuier: les trois ſouuerains maiſtres
Du flageol, du rebec, & du cornet retors:
Moutons, cheures, & bœufs, gardoient deſſus les bors
D'Arethuſe, d'Iſmene, & du Dardanien Xanthe:
L'un le hurt, l'un les ieux, le tiers les combats chante
Des beliers bien cornus, des cheureaux, des taureaux,
Ayant gaigné le pris ſur tous les paſtoureaux,
Les cheuriers, les bouuiers. mais Perot l'outrepaſſe,
Tityre, Dorilas, & Menalque ſurpaſſe
Du flageol, du rebec, & du cornet auſsi,
Tant il flageole bien, fredonne, & ſonne icy
Son Charlot, ſon Anot, ſon Henriot: les maiſtres
Des prez, & des coſtaux, & des loges champeſtres.

FIN DES IEVX RVSTIQVES.

Landesbibliothek Oldenburg

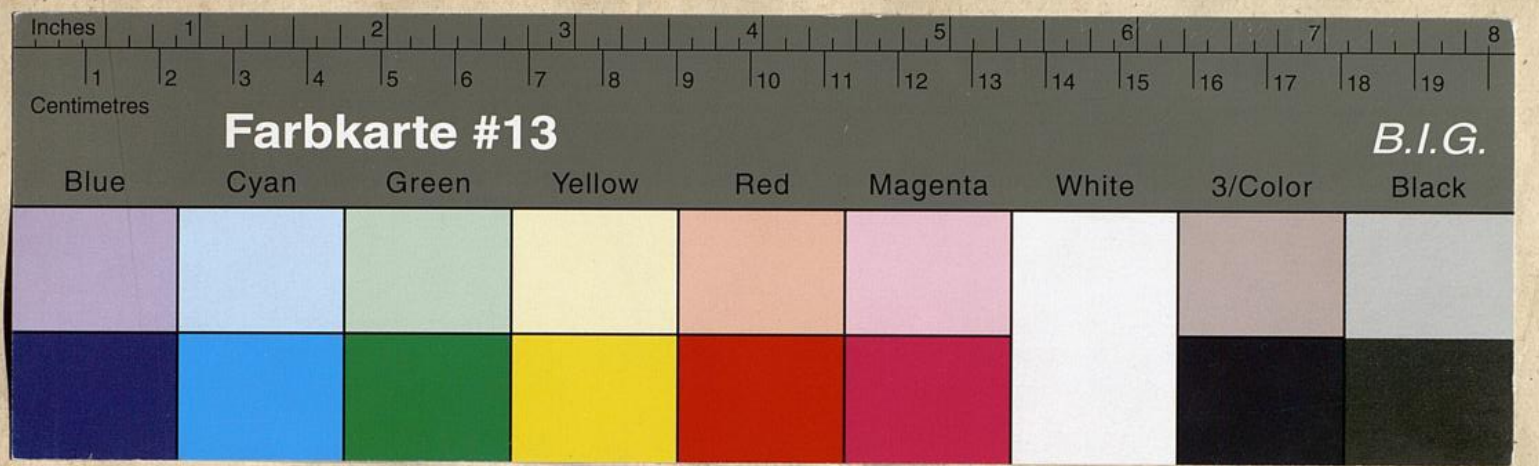
CONFIRMATION DV PRIVILEGE.

CHARLES par la grace de Dieu Roy de France, à noz amez & feaux Conſeillers, les gens tenans noz Cours de Parlement, Baillifs, Seneſchauls, Preuoſts, & autres noz iuſticiers & officiers de noz royaume, pais, terres & ſeigneuries, chacun en droit ſoy, ſalut. Pource que uous pourriez faire difficulté de faire, ſouffrir, & laiſſer iouir noſtre bien amé Federic Morel, marchand libraire & Imprimeur demourant en noſtre ville de Paris, du priuilege porté par les lettres patentes à luy ottroyees par feu noſtre treſcher ſeigneur & frere le Roy dernier decedé, du dixhuictieſme iour de Mars, 1559, cy attachees ſoubs le contreſeel de noſtre Chancellerie, pour imprimer, uendre, debiter & expoſer en uente, toutes les œuures faictes & compoſees par feu Ioachim Dubellay: obſtāt que depuis l'ottroy d'icelles lettres, noſtredict feu ſeigneur & frere ſeroit decedé, ſans auoir ſur ce noz lettres de confirmation neceſſaires, humblement requerant icelles. Pource eſt-il, que nous uoulons leſdictes lettres de noſtredict feu ſeigneur & frere ſortir leur plein & entier effect: & en confirmant icelles, uous mandons, & treſexpreſſement enioignons, chacun endroit ſoy, ſi comme à luy appartiendra, que de tout le contenu en icelles uous faictes, ſouffrez & laiſſez ledict Morel iouïr, & uſer pleinement & paiſiblement durant le temps plus à plein contenu & declaré par icelles, comme ſi elles luy eſtoient par nous concedees & ottroyees: car tel eſt noſtre plaiſir: Nonobſtant quelconques edictz, ordonnances, reſtrinctions, defences, & lettres à ce contraires.

Donné à ſainct Germain des Prez lez Paris, le vingt & vnieſme iour de Iuin, l'an de grace mil cinq cens ſoixante & vn: & de noſtre regne, le premier.

Par le Roy en ſon conſeil, Signé

DE BARBERE.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg